

**POURQUOI, SELON HINTIKKA, LA RÉCURSIVITÉ N'EST-ELLE PAS
LA SOURCE DE LA CRÉATIVITÉ DU LANGAGE ?**

Lecture des *Fondements d'une théorie du langage* (1994)
et de « *Metaphor and Other Kinds of Nonliteral Meaning* » (1994)

Vincent Berne (Paris)

« Les langages du premier ordre ne constituent même pas des cadres naturels de représentation sémantique des langages humains effectifs¹. »

« Car il me faut bien reconnaître que dans le domaine de l'art et de la littérature, je suis jusqu'ici resté à la surface². »

Introduction

En projetant sur les langues naturelles la lumière modèle-théorique, comme l'avait fait Richard Montague, tout en renouvelant le logicisme³, Hintikka se démarque de la conception traditionnelle de la logique. La logique hintikkienne se distingue par sa dimension *critique*⁴, et par la remise en cause de la façon dont Frege concevait le rapport de la logique au langage naturel. Ce rapport, Hintikka l'a soigneusement décrit dans des textes où il dénonce l'universalisme logique et ses divers corollaires : l'ineffabilité de la sémantique – donc de la vérité –, l'impossibilité de la correspondance avec les faits et la croyance en un monde unique. Mais cette présupposition cachée de la philosophie occidentale, rappelle Gabriel Sandu⁵, se monnaie en une pluralité de mythes dont certains sont déjà exsangues : la compositionnalité, la portée (*scope*)⁶ des quantificateurs et la

¹ Jaakko Hintikka, *Fondements d'une théorie du langage*, Paris, PUF, 1994, p. 333. Ultérieurement : *Fondements*.

² J. Hintikka, « Réponses et commentaires », in Élisabeth Rigal (éd.), *Jaakko Hintikka. Questions de logique et de phénoménologie*, Paris, Vrin, 1998, p. 329.

³ Voir J. Hintikka, *Les principes des mathématiques revisités*, Paris, Vrin, 2004, p. 215-216 et 222. Ultérieurement : PMR.

⁴ En renvoyant aux *Fondements*, D. Vernant relève ce point dans son *Introduction à la logique standard* (Paris, Champs-Flammarion, 2001, note 16, p. 333).

⁵ Gabriel Sandu, « Jeux et compositionnalité », in E. Rigal (éd.), *op. cit.* p. 170 sq.

⁶ Pour éviter de confondre cette notion avec celle de « domaine » d'éléments, nous traduirons *scope* par « portée » (d'un quantificateur), en nous écartant de la traduction qu'en propose N. Lavand dans les *Fondements*.

linéarité du langage par exemple, contribuent chacun à sa manière à la projection coupable du problème (logique) de la « bonne formation » sur les énoncés du langage naturel. La compositionnalité nie l'impact sémantique que peuvent avoir les variations du contexte sur les phrases que nous énonçons alors même que, dans la pratique, la compréhension linguistique s'ajuste naturellement à ce type de contraintes. Le traitement standard de la quantification induit, au prix d'une confusion entre deux sens indépendants de la notion de *portée*, l'idée d'une « territorialisation » linguistique de la priorité entre opérateurs ou quantificateurs d'un langage. Convaincus des bienfaits de la corrélation entre linéarité et syntaxe, nous pensons habituellement que la compréhension procède de cette corrélation – ce qui est expressément contredit par le jeu du contexte sur la teneur sémantique des énoncés et par le fait que l'ordre d'application des règles est en réalité ouvert (des principes d'ordres spéciaux introduits au cas par cas pour les besoins de l'interprétation servent alors à codifier le contexte).

Toutefois, il serait exagéré de voir dans cette philosophie une subversion complète de la conception traditionnelle de la logique comme ce qui détermine des conditions idéales d'acceptation des énoncés⁷, les tenants du réalisme des structures logiques se représentant déjà la syntaxe comme un sous-produit de la sémantique⁸, et non l'inverse. Reste que, sur le point qui a retenu notre attention, l'intérêt accordé à la sémantique prend un tour particulier, lié à l'idée d'*expressivité*. Hintikka et Sandu sont très clairs, la force expressive des langues naturelles pose un problème théorique en tant que telle : « la force de la sémantique anglaise est incroyablement plus grande que celle de la logique du premier ordre, qui, dès lors, ne constitue plus qu'un paradigme singulièrement restrictif en tant que cadre de représentation sémantique des langues naturelles⁹ ». Il est donc compréhensible que l'on recherche pour le langage naturel une sémantique qui ne soit pas le décalque de celle de la logique du premier ordre.

Au premier abord, Hintikka défend une position paradoxale : d'un côté, il part du constat qu'il est impossible de codifier les langues naturelles en usant de la notation canonique – en particulier, qu'il n'est pas possible de définir la notion de conséquence logique en leur sein (le langage naturel n'est pas adapté aux formalismes logiques) –, et de l'autre, il s'efforce d'améliorer la logique élémentaire pour qu'elle serve néanmoins ce

⁷ Voir Pascal Engel, *La norme du vrai*, Paris, Gallimard, 1989, p. 418.

⁸ Voir *ibid.*, p. 417.

⁹ *Fondements*, p. 80.

but. La notation canonique a-t-elle ou n'a-t-elle pas à ses yeux le statut d'une hypothèse descriptive pour la sémantique des langues naturelles ? Hintikka ne défend ni l'approche minimaliste, qui prônerait le maintien des formes usuelles de la quantification logique, ni la solution coûteuse qui consiste, comme le fait Montague, à adopter un langage formel le plus riche possible¹⁰. Sa solution est contextualiste, en un sens qui implique à la fois le renforcement de la logique – moyennant de judicieuses réformes – et sa confrontation au jeu du contexte linguistique le plus varié. C'est dans cet esprit qu'il relève une convergence d'intérêts entre linguistes et logiciens¹¹, et qu'il lance une enquête d'envergure sur le lien entre la logique formelle, la naturalité éventuelle de certains de ses mécanismes encore méconnus, et nos préférences linguistiques effectives.

Dans cette étude, nous comparerons deux analyses distinctes du langage naturel. Dans un premier temps, nous nous intéresserons au lien entre indépendance informationnelle et violation de l'indépendance contextuelle dans les *Fondements d'une théorie du langage* (1994), un recueil d'essais choisis par Hintikka pour être traduits en France, et dont certains alimentent encore le volume 4 des *Selected Papers*¹². L'idée que le sens devrait dépendre de la cohésion apparente « d'un segment continu de phrase ou de discours¹³ » y est méthodiquement combattue. Dans un second temps, nous commenterons l'article de Jaakko Hintikka et Gabriel Sandu, « Metaphor and Other Kinds of Nonliteral Meaning » (1994), dont l'architecture conceptuelle est empruntée à la théorie des mondes possibles. Cette fois, il ne s'agit plus de contrer les « syntacticiens », mais de « démentaler » les attitudes propositionnelles en réduisant l'intentionnel à l'intensionnel tout en ramenant un problème stylistique à une question de sémantique lexicale – en guise de contre-exemple à la sémantique structurelle (compositionnelle). À l'horizon, toutefois, une unité de vue est maintenue : l'approche modèle-théorique garantit la relative unité de ces textes, et l'ouverture au problème de la compréhension linguistique témoigne de l'intérêt constant du philosophe pour une sémantique cognitive.

¹⁰ Voir Pascal Engel, *op. cit.*, p. 104-105.

¹¹ « a certain convergence of interests is unmistakable among logically minded linguists and linguistically minded logicians », « Grammar and Logic. Some borderline Problems », in Hintikka, J.M.E. Moravcsik, P. Suppes (eds.), *Approaches to Natural Language: Proceedings of the 1970 Stanford Workshop on Grammar and Semantics*, Dordrecht, Reidel, 1973, p. 197-214, ici p. 197.

¹² Voir J. Hintikka, *Paradigms for Language Theory and Other Essays. Selected Papers*, vol. 4, Kluwer, 1998.

¹³ *Fondements*, p. 72.

I. Enquête sur les structures les plus naturelles des langues naturelles

A. Les limites du paradigme récursif dans les *Fondements d'une théorie du langage*

La logique dans laquelle nous avons pris l'habitude de quantifier le langage naturel est vécue, nous dit Hintikka, comme un dogme : « S'il est un dogme presque universellement admis en théorie logique contemporaine comme en philosophie analytique, c'est bien celui du statut de la logique classique, considérée comme étant le cœur non problématique de la logique¹⁴. » Remettre ce dogme en question, comme il le fait, revient à considérer que la logique du premier ordre n'est pas la véritable de notre logique de notre langage naturel. Or, Hintikka insiste sur le fait que cette notation canonique est justement « le médium préféré pour représenter la forme logique (*logical form*, notée LF) dans la théorisation linguistique de Chomsky¹⁵ ». Aussi, la question du rejet ou de l'acceptation des grammaires génératives dépend-elle de celle de la limitation intrinsèque de la logique dont elles se servent, comme en témoignent les problèmes liés à l'emploi de la notion de *portée*¹⁶.

L'essai 2 des *Fondements*, « Forme logique, théorie linguistique », se consacre à la critique de la théorie du Gouvernement et du Liage. La façon dont Hintikka aborde le problème peut surprendre. On peut avoir l'impression, en première lecture, qu'il traite des vues de Chomsky comme si ce dernier n'avait pas perçu l'aspect *créateur* du parler ordinaire. Or, Jacques Bouveresse le montre, chez le linguiste, il s'agit d'autre chose :

« Le théoricien de la grammaire générative affirme précisément que le comportement linguistique usuel ne peut, à cause de son aspect essentiellement "créateur", être *expliqué* en termes de conditionnement, d'association, de projection "analogique", de généralisation, etc., bref, dans les termes d'une théorie empiriste de l'apprentissage,

¹⁴ PMR, p. 75 [46].

¹⁵ *Ibid.*

¹⁶ Voir *Fondements*, p. 62 (trad. modifiée) : « la confiance que les linguistes et les philosophes accordent au concept de *portée* [*scope*] est une manifestation d'une tendance plus générale. Elle incline à utiliser les langages formels du premier ordre (et des extensions relativement modestes de ces langages) comme "notation canonique" de la représentation sémantique ou, pour utiliser un terme plus à la mode, comme façon de représenter la forme logique [...] ». Puisque nous ne détaillerons pas ce point, mentionnons la conclusion à laquelle Hintikka parvient : « Aucune de ces deux idées [la portée comme priorité logique et la portée comme disponibilité temporaire d'une référence potentielle ou « portée de liage »] ne peut être saisie par le simple tracé d'un segment continu de phrase ou de discours. » (*Fondements*, p. 46). La même idée est développée dans J. Hintikka et G. Sandu, *On the Methodology of Linguistics. A Case Study* (Oxford (UK), Basil Blackwell, 1991), chap. 3, section 7 p. 51. Manuel Rebuschi résume ce point : « L'interprétation des expressions quantifiées en termes de jeux amène Hintikka à réévaluer la notion de portée (*scope*) d'un quantificateur : il y a confusion entre deux significations, l'une "géographique" (le territoire où la variable reste liée), l'autre "hiérarchique" (les rapports d'inclusion entre portées, donc de *dépendance logique* entre quantificateurs) » (*Peut-on dire ce qui n'est pas ? Objets mathématiques et autres fictions : sémantique et ontologie*, thèse de doctorat de 3^e cycle, 2000, p. 203).

et que l'utilisation infinie qui est faite de moyens finis, le fait que le sujet parlant sait et sait faire beaucoup de choses qu'il n'a pas apprises, implique de sa part la maîtrise de processus récursifs susceptibles d'engendrer un ensemble infini de phrases et de leur faire correspondre automatiquement des descriptions structurales¹⁷. »

Qu'est-ce à dire ? L'engendrement d'un ensemble infini de phrases à partir d'un nombre fini de signes ne peut, selon Chomsky, être expliqué par les approches de type « taxinomique-behavioriste¹⁸ » (il vise Skinner) qui réduisent le langage à une affaire sociale et à un apprentissage, donc à l'assimilation et à l'exécution de comportements pré-approuvés (Chomsky associant le second Wittgenstein, Bloomfield et Quine à ce type d'approches¹⁹). Contre cette idée de conditionnement, la créativité doit être comprise comme la capacité spontanée de produire des énoncés qui sont autant d'expressions bien formées (*well-formed formula*) immédiatement intelligibles. C'est un phénomène certes spectaculaire mais qui relève de la compétence linguistique du sujet normal.

Évidemment, ce concept de créativité, qui enveloppe l'idée de production récursive d'un sens nouveau²⁰, n'est qu'un des sens possibles du mot « créativité » et il n'est ni celui auquel l'usage courant renvoie (rappelant le pouvoir de déviation personnelle du locuteur), ni celui auquel Hintikka s'intéresse (sans quoi il serait tombé d'accord avec Chomsky). Dans ces conditions, le motif du rapport à la règle, en contribuant à rapprocher précipitamment ses positions de celles de Wittgenstein, est la source d'un malentendu que nous voudrions maintenant dissiper.

Wittgenstein développe une conception de ce que c'est que *suivre une règle* qui laisse ouverte, en principe, la possibilité d'inventer des formes linguistiques nouvelles : la maîtrise de processus récursifs serait ainsi la clé de l'inventivité linguistique. De plus, la critique du modèle mécanique d'engendrement du sens semble rapprocher les deux auteurs : « D'une machine susceptible de faire passer un test de bonne formation aux mots d'une langue symbolique ou d'engendrer les théorèmes d'un système formel, par exemple, nous ne serons généralement pas tentés de considérer qu'elle a un

¹⁷ Jacques Bouveresse, *La parole malheureuse*, Paris, Minit, 1971, p. 229.

¹⁸ *Taxinomique* au sens d'une méthode qui, laissant de côté la systématisme, se contente d'inventorier et de classer les différentes règles qu'elle décrit.

¹⁹ Voir J. Bouveresse, *op. cit.*, p. 227.

²⁰ Voir Robert Brandom, *L'articulation des raisons. Introduction à l'inférentialisme*, Paris, éditions du Cerf, 2009, p. 134-135 : « La capacité de produire et de comprendre un nombre indéfini de phrases nouvelles est un aspect marquant et essentiel des pratiques linguistiques. Comme Chomsky l'a souligné depuis [i.e. depuis Frege], une telle créativité constitue la règle plus que l'exception. La plupart des phrases prononcées par un locuteur adulte natif le sont pour la première fois – pas seulement pour ce locuteur, mais pour la première fois dans l'histoire humaine. »

comportement “créateur” au sens usuel du terme...²¹ », écrit Bouveresse. Wittgenstein n’accomplit-il donc pas une partie du chemin qui conduit à une analyse pertinente (du point de vue hintikkien) de l’expressivité des langues naturelles ?

Une raison supplémentaire de nous en remettre à ce scénario résiderait dans le fait que Bouveresse dénonce ensuite l’erreur qui consiste à vouloir confronter le problème de la grammaticalité à celui de la « bonne formation »²² en rapprochant les langues naturelles du « modèle » d’un langage symbolique artificiel :

« C’est que l’aspect créateur dont il s’agit ici [chez Chomsky] n’est précisément pas autre chose que l’aspect d’extension automatique à l’infini, alors que Wittgenstein, pour sa part, récuse le modèle mécanique, non seulement à propos du langage usuel, mais également à propos des langues symboliques de type mathématico-logique entendue dans un tout autre sens²³. »

La conception restrictive de la règle adoptée par Chomsky est bien différente de celle de Wittgenstein, lequel n’a cessé d’insister sur le fait qu’il y a loin de l’instruction à l’exécution²⁴. Partisan de l’actualisation programmée de systèmes pré-ordonnés, Chomsky pense que le locuteur a « intériorisé une sorte de caractérisation récursive de l’ensemble infini des expressions bien formées de sa langue²⁵ ». Selon Bouveresse, Chomsky est victime d’une illusion intellectuelle qui consisterait, conformément à l’image d’une sorte de programmation préalable du cerveau humain, à se référer à quelque chose comme un milieu éthéré (la « langue ») où l’ensemble des combinaisons linguistiques possibles seraient déjà effectuées et que la parole viendrait ensuite simplement actualiser et instancier²⁶. Alors que Wittgenstein laisse ouverte la possibilité d’expliquer la créativité par la référence à des activités gouvernées par des règles, Chomsky, lui, s’en est toujours

²¹ J. Bouveresse, *op. cit.*, p. 230. Howard Gardner rappelle que Chomsky voit dans *l’automaton* une explication de la compréhension linguistique (*Histoire de la révolution cognitive. La nouvelle science de l’esprit* [1985], Paris, Payot, 1993, p. 219).

²² Bouveresse partage le scepticisme de Carnap au début de *La syntaxe logique du langage* : « l’exposé des règles formelles de formation et de transformation des langages naturels serait si compliqué qu’on ne pourrait guère le mener à bien effectivement », cité par Paul Gochet dans « La sémantique récursive de Davidson et Montague » dans *Penser les mathématiques* (François Guénard et Gilbert Lelièvre, coord.), Paris, Seuil, 1982, p. 73-87, ici p. 73.

²³ J. Bouveresse, *op. cit.*, p. 230.

²⁴ *Ibid.*, p. 233.

²⁵ *Ibid.*, p. 234. Au sens où la connaissance d’une langue est une série d’états du cerveau, états qui sont d’ailleurs génétiquement déterminés dans l’organisme ; voir H. Gardner, *op. cit.*, p. 244.

²⁶ J. Bouveresse, *op. cit.*, p. 231.

tenu à la *rule-governed creativity*, comme le montre encore la définition de type cognitiviste qu'en 1979 il donne de la *grammaire universelle*²⁷.

À coup sûr, Hintikka, d'accord sur le fond, n'aurait pas été entièrement convaincu par ces explications, car il interprète autrement le fait que le sujet parlant sait faire beaucoup de choses qu'il n'a pas apprises. Certes, il concède à la syntaxe son caractère primitif dans le processus de communication : « ne porterions-nous à la syntaxe qu'un intérêt des plus réduits, il n'en demeure pas moins que ce qui est donné au récepteur d'un message linguistique est principalement une suite de symboles, essentiellement une forme syntaxique, et c'est là un fait incontournable²⁸. » De cette structure de surface (la « structure optique » pour un écrit), on dérive une représentation sémantique de la phrase, qui a sa structure propre (elle est partiellement indépendante du choix des mots) et qui conditionne la compréhension linguistique²⁹. Or, une des principales caractéristiques de la théorie du Gouvernement et du Liage³⁰ est la tentative de spécifier avec précision comment deux ingrédients importants de la *forme logique* – les relations de portée et de coréférence – dépendent de la structure syntaxique de la phrase³¹. Le cas des pronoms anaphoriques, dont nous exposerons la solution dans la section suivante, est crucial :

« Ces pronoms sont interprétés d'ordinaire comme étant analogues aux variables de quantification liées, l'antécédent grammatical du pronom anaphorique opérant comme le quantificateur auquel elles sont liées. Des philosophes comme Quine [*Mathematical Logic*, Cambridge (Mass.), 1961, p. 5] semblent parfois aller jusqu'à essayer d'expliquer comment opèrent les variables quantifiées en les comparant aux pronoms d'anaphore. Chez les linguistes, Chomsky a rendu compte des pronoms à partir de la notion de liaison, directement empruntée à l'idée de variable liée propre aux logiciens, et qui produit, pour les besoins du sémanticien, le concept de forme logique de Chomsky, lequel est par essence, selon lui, une représentation du premier ordre³². »

²⁷ Le but de la grammaire transformationnelle est de dégager des hypothèses sur les propriétés structurales du cerveau à partir de la caractérisation de l'ensemble des langages humains possibles, d'où la définition suivante : « La grammaire universelle est cette partie du génotype qui spécifie un aspect de l'état initial de l'esprit humain, et [...] la faculté de langage acquiert les caractères d'une grammaire particulière sous l'effet déclencheur et spécifiant de l'expérience, grammaire particulière qui consiste à son tour en un système de règles et de principes qui déterminent un certain appariement de sons et de sens... » (*Règles et représentations*, Paris, Flammarion, 1985, p. 80-81).

²⁸ *Fondements*, p. 37.

²⁹ Voir *Fondements*, p. 36 et 238.

³⁰ Pour un survol complet des principes généraux de la théorie du Gouvernement et du Liage, voir Hintikka & Sandu, *On the Methodology of Linguistics, op. cit.*, chap. 3, p. 38-53.

³¹ Voir *Fondements*, p. 39.

³² *Ibid.*, p. 342-343.

Hintikka en appelle ici au principe de Von Neumann³³ comme critère de choix entre théories rivales de la coréférence. En effet, la *vraie* sémantique des pronoms d'anaphore dans les langues naturelles, écrit-il, doit s'accommoder d'un degré de *complexité calculatoire* (ultérieurement : VNC) susceptible d'être maîtrisé par des cerveaux humains. Or, si on interprète le pronom anaphorique comme l'analogue d'une variable liée à un quantificateur, il y a fort à parier que les degrés de VNC s'envoleront³⁴ et qu'on obtiendra des séquences de calcul impossibles à maîtriser : « Le haut degré de VNC requis par les preuves du premier ordre semble faire de la logique du premier ordre un outil inadapté à la nature du raisonnement humain³⁵. » Un minimum de psychologie écarte les vues de Chomsky et de Quine : « Les pronoms ne peuvent opérer comme des variables de quantification ». Il faut trouver une autre théorie de la référence pronominale, une théorie qui maintienne assez basse la VNC de la phrase³⁶, le but étant d'éviter des formules où les quantificateurs s'enchaînent, comme dans la définition de la continuité uniforme d'une fonction f sur un intervalle $x_1 < x < x_2$, particulièrement difficile à comprendre³⁷. Hintikka souligne alors que, si « les ordinateurs dament le pion aux humains en matière de logique du premier ordre », l'intelligence humaine répond en compensant le degré inévitablement élevé de VNC par l'emploi de divers principes stratégiques³⁸ qui ont le plus souvent un caractère *analogique* ou *gestaltiste* : « La puissance propre du traitement humain de l'information est due à ces techniques³⁹. »

Aussi, les représentations mentales ont-elles un rôle à jouer dans une théorie du langage, et elles constituent l'une des deux armes dont Hintikka compte se servir pour écarter les modèles syntaxiques : contrairement à Montague, qui se désintéressait de la possibilité de traduire formellement quelque réalité psychologique que ce soit, il se tourne vers la philosophie de l'esprit, plus précisément vers une sémantique mentaliste prenant en compte la compréhension linguistique. Ce choix se traduit par le projet

³³ Principe que Hintikka définit ainsi : reconnaissance explicite du manque de fiabilité de l'esprit humain dans les cas de grande complexité calculatoire, c'est-à-dire dans les cas où il y a enchaînement de fonctions, et, conjointement, affirmation du principe selon lequel « le traitement humain de l'information doit [...] employer des techniques qui évitent d'utiliser de longues suites de fonctions opérant sur des fonctions » (*Fondements*, p. 321).

³⁴ *Ibid.*, p. 343.

³⁵ *Ibid.*, p. 328.

³⁶ Résumée p. 344 note 1 des *Fondements*, cette théorie est exposée dans : J. Hintikka et J. Kulas, *Anaphora and Definite Descriptions. Two Applications of Game-Theoretical Semantics*, Dordrecht, Reidel, 1985.

³⁷ Dont la formule est : $(\forall \varepsilon) (\exists \delta) (\forall x_0) (\forall x) ((x_1 > x_0 > x_2) \Rightarrow (|x - x_0| < \delta) \Rightarrow (|f(x) - f(x_0)| < \varepsilon))$; voir p. 344.

³⁸ Voir *Fondements*, p. 330. Pascal Engel ne dit pas autre chose p. 413 de *La norme du vrai*.

³⁹ *Ibid.*

d'examiner plus efficacement la fonction psycholinguistique des situations de jeu dans les jeux de recherche de la référence (« jeux d'extérieur »)⁴⁰. Il apparaît ainsi que le rôle des modèles mentaux dans la compréhension linguistique est l'une des clés du paradigme stratégique que Hintikka incite à suivre, une *stratégie* étant, dans la définition la plus générale qu'on puisse en donner, une *fonction qui indique à un joueur ce qu'il doit faire dans toute situation se présentant au cours du jeu*⁴¹. Mais l'utilisation de fonctions stratégiques pour compenser la VNC des phrases est un argument relatif à nos capacités intellectuelles, et non à la nature de l'information traitée, alors que les langues naturelles sont traversées de contraintes contextuelles et pragmatiques dont l'analyse permettrait déjà d'expliquer une partie des processus très libres dont elles sont le siège.

Un nouveau modèle explicatif, privilégiant des phénomènes *prima facie* non linéaires et non compositionnels, pourrait ainsi avoir raison du choix des phrases du

⁴⁰ Sur la distinction entre jeux d'extérieur et jeux d'intérieur, voir PMR : « Les jeux sémantiques sont des jeux d'extérieur [*outdoor games*]. On les joue sur les objets du langage que l'on parle, et ils consistent principalement pour les deux joueurs à choisir entre différents objets. À l'opposé, les jeux de preuve [*proof games*] sont des jeux d'intérieur [*indoor games*]. On les joue avec un crayon et du papier, avec une craie et un tableau, ou de nos jours avec un ordinateur. » (p. 67 [38]). La notion de jeux d'extérieur s'explique par l'inversion de la thèse kantienne selon laquelle la connaissance du monde est inséparable de la connaissance de notre appareil cognitif : Hintikka défend l'idée que la connaissance de notre propre système conceptuel est inséparable de la connaissance du monde extérieur ; voir « Le paradoxe de la connaissance transcendante » (1984), in J. Hintikka, *La philosophie des mathématiques chez Kant*, Paris, PUF, 1996, p. 7-22, p. 48).

⁴¹ Voir *Fondements*, p. 355 ; définition reprise quasiment à l'identique p. 248. Cette notion-mère est déclinée de trois façons différentes dans les *Fondements*. D'une part, elle caractérise le paradigme auquel souscrit Hintikka, contre le paradigme récuratif dominant, et cette distinction constitue une *présupposition absolue*. L'approche stratégique est pragmatique du point de vue des fins rationnelles que le locuteur se donne : il conçoit le langage comme un processus finalisé (d'où sa qualification de « stratégique » en référence à cette théorie partielle de la rationalité qu'est la théorie des jeux). La théorie sémantique des jeux illustre cette tendance. À un deuxième niveau, Hintikka distingue les *règles de définition* des *règles stratégiques* : les règles d'inférence dans l'étude du raisonnement humain, par exemple, sont des règles de définition ; elles disent quels coups sont autorisés (comment jouer), mais elles ne disent pas comment jouer (à) ce jeu pour emporter la partie (comment bien jouer). Évidemment, note-t-il, l'élément proprement *créatif* du jeu linguistique réside dans les règles stratégiques (p. 7). Enfin, à un troisième niveau, apparaît la distinction entre deux composantes de la signification, la *signification abstraite* (ou littérale) et la *signification stratégique*. La seconde relève de « l'intelligibilité pragmatique », et suppose un « pas herméneutique ». Dans *On the Methodology of Linguistics* (p.11), Hintikka et Sandu écrivent que, bien que n'étant pas une partie de la signification abstraite, elle est un phénomène sémantique au sens le plus plein du terme, bien qu'elle soit d'une grande instabilité : « ... strategic meaning is a less uniform and a more context-dependent phenomenon than abstract meaning, in that the strategy envisaged by the speaker or otherwise calculated to win G(S) often has to be gathered from contextual clues. » La première relève du point de vue de Sirius et établit (abstraitemment) l'existence de stratégies gagnantes dans GTS pour une phrase S (nul besoin de jouer). C'est à ce niveau qu'apparaissent les sédimentations de processus psychologiques sous-jacents (à nos raisonnements) que sont les modèles mentaux, dans la mesure où ils commandent la compréhension de la phrase. Hintikka convoque le *De memoria* (449b 30 – 450a 7) pour étayer l'idée que la pensée diagrammatique prouve la *réalité psycholinguistique des situations de jeu*. C'est pourquoi la sémantique des jeux est, aux yeux de Hintikka, « la meilleure approche que l'on puisse avoir de la signification » (*Fondements*, p. 366).

premier ordre comme milieu de représentation sémantique du langage naturel⁴². Car, en réalité, l'imprécision du langage qu'évoque parfois Chomsky est la manifestation de modes de fonctionnement qui n'ont pas encore été théorisés et attendent de l'être : « l'interprétation sémantique de nombreuses chaînes syntactiquement mal formées n'est pas un phénomène secondaire, parasite de la notion d'acceptabilité syntaxique, mais un fait, vital pour les linguistes, et qui demande explication⁴³. » Au fond, « les facteurs syntaxiques accidentels ne limitent pas la classe des phrases acceptables, mais plutôt celle des lectures acceptables⁴⁴ » pour une certaine catégorie de récepteurs, selon des attentes de type linguistique, psychologique, culturel ou idéologique. Cette place faite à l'*interprétation* ne doit cependant pas dissimuler l'importance du résultat que Hintikka contribue à établir, à savoir le fait que la généralité du phénomène de la dépendance contextuelle met en échec la compositionnalité⁴⁵ :

« l'indépendance informationnelle signifie que le langage naturel ou formel exhibe une sorte de dépendance contextuelle sémantique, en ce sens que la teneur d'une expression dépend de quelque chose qui se trouve hors de portée de sa syntaxe [*depends on something that lies outside its syntactical scope*]. Par exemple, la teneur d'un quantificateur indépendant, mettons $(\exists x/\forall y)$, dépend de ce qui se trouve à l'extérieur de sa portée [*depends on what goes on outside its scope*]⁴⁶. »

Par le détour d'une critique de la compositionnalité apparaît ainsi le concept central de la théorie du langage exposée dans les *Fondements* : Hintikka accorde à l'*indépendance informationnelle* un statut transcendantal comparable à celui de la logique. Nous concluons cette première section de la première partie en précisant ce qu'implique l'introduction de ce concept au plus haut niveau de la réflexion.

⁴² Comme y insiste (plus rudement que ne le fait Hintikka) Jean Largeault, « Il n'échappe à personne que la traduction ou la paraphrase en symboles (telle qu'elle est présentée dans les manuels de logique courants) n'a pas de justification bien définie ; elle est souvent sommaire ou ridicule ou triviale. L'hypothèse qu'elle présuppose est l'identification entre structure logique (au sens de la théorie de la quantification) et structure profonde. », Compte rendu de Hintikka, Moravcsik et Suppes (eds), *Approaches to Natural Language* Reidel, 1973, in *Archives de philosophie*, Vol. 38, n°4 (octobre-décembre 1975), p. 695-697, p. 697.

⁴³ *Fondements*, p. 126.

⁴⁴ *Ibid.*, p. 127.

⁴⁵ « Car, si la force sémantique d'une expression dépend de son contexte, sa signification ne peut être complètement déterminée par les significations des expressions les plus simples à partir desquelles elle est construite (syntaxiquement parlant). Donc toute théorie syntaxique qui présuppose la compositionnalité est vouée, soit à demeurer gravement incomplète, soit à devenir désespérément artificielle. On ne saurait se méprendre sur les répercussions de ce constat à l'égard de la méthodologie de la linguistique. », *Fondements*, p. 33. Ici, Hintikka s'oppose à la tentative de rendre compte compositionnellement de la quantification ramifiée de D. Gabbay et J.-M. Moravcsik dans : « Branching Quantifiers, English and Montague Grammar », *Theoretical Linguistics*, 1 (1974), p. 141-157.

⁴⁶ *Fondements*, p. 32-33 (trad. modifiée).

Hintikka partage l'idée selon laquelle la langue peut être analysée au moyen d'outils logiques ; ses convictions logicistes y veillent. Mais d'autres outils aussi sont nécessaires, et la linguistique, qui s'occupe d'inventorier les structures existantes de la langue, ne saurait s'articuler autour de problématiques strictement logiciennes. Hintikka se faisant un devoir de remettre en question l'universalisme logique, il se pourrait alors qu'une remarque de Gardies sur ce point nous éclaire indirectement sur l'attitude du logicien : « Il est utopique de vouloir soumettre langages vulgaires et langages formalisés aux exigences les uns des autres. Il faut choisir entre un langage inconsistant et universel d'un côté, et de l'autre, un langage qui achète la garantie de sa non-contradiction au prix de son universalité⁴⁷ ». Que pensait Hintikka d'une telle alternative : ou bien l'universalité ou bien la consistance d'un langage clos et appauvri ?

On sait comment Hintikka remet en question le dogme de l'ineffabilité de la sémantique⁴⁸, auquel il tente d'ailleurs de rattacher la grammaire générative⁴⁹, en amplifiant l'opposition entre deux grandes conceptions du langage : « La présupposition à laquelle je pense est celle du contraste qui oppose deux visions du langage et de sa relation au monde – et à nous-mêmes. J'ai appelé ces deux visions globales : d'un côté le langage comme médium universel ou l'universalité du langage, et de l'autre le langage comme calcul ou la conception du langage comme modèle⁵⁰. » Mais nous sommes en droit de nous interroger : la découverte de l'irréductibilité du langage ordinaire aux structures habituellement employées pour en rendre compte signifie-t-elle que l'indépendance informationnelle ne serait au fond qu'un artefact de l'approche modèle-théorique ? C'est tout le problème, car Hintikka ne limite pas l'indépendance informationnelle au langage ordinaire (selon une vision rassurante des choses qui l'opposerait à la logique), il l'étend à la logique elle-même et y voit un phénomène d'une généralité absolue. À tel point qu'il n'est pas non plus possible d'affirmer que, par définition, aucun système logique ne

⁴⁷ Jean-Louis Gardies, *Esquisse d'une grammaire pure*, Paris, Vrin, 1975, p. 52.

⁴⁸ La thèse de l'ineffabilité de la sémantique repose sur l'idée que la compréhension liée au langage est un rapport fondamental non analysable. Dans « Le paradoxe de la connaissance transcendantale » (1984), il interprète ce présupposé comme une déclinaison du « paradoxe de la transcendantalité » (p. 43), dès lors que l'on confond limite et borne de la connaissance (voir J. Hintikka, *La philosophie des mathématiques chez Kant*, *op. cit.*, p. 7-22). D'où sa distinction, devenue célèbre et inspirée de Husserl, entre le caractère ineffable (i.e. non connaissable) du langage et son caractère inépuisable (i.e. non exhaustible). En défendant, selon une remarquable inversion de la lecture kantienne du transcendantal, l'idée que la connaissance de notre propre système conceptuel est inséparable de la connaissance du monde extérieur, Hintikka annihile les thèses de l'ineffabilité du langage et de la sémantique.

⁴⁹ Voir *Fondements*, p. 211.

⁵⁰ « La philosophie contemporaine et le problème de la vérité », in E. Rigal (éd.), *op. cit.*, p. 50.

saurait embrasser l'universalité d'une langue caractérisée par son ambiguïté et son inconsistance, puisque, en remettant en question le présupposé frégeén selon lequel la logique est un jeu à information parfaite, il ouvre (avec G. Sandu) l'ère de la logique du premier ordre *independence-friendly* (IF) qu'il intronise comme la véritable logique élémentaire⁵¹. La logique IF n'est-elle pas l'une des formes que prend le rêve d'une sorte de tronc commun entre la langue et la logique, entre la fonction de communication et la fonction de calcul ?

En affirmant, comme il le fait si souvent, que le langage naturel possède une puissance expressive qui le place « hors d'atteinte de la logique du premier ordre⁵² », et, donc, que la capacité créatrice des langues naturelles dépasse largement les possibilités formelles de la notation canonique⁵³, Hintikka propulse l'interprétation des langues naturelles au niveau de l'analyse de structures dynamiques, reconnaissant la prégnance des phénomènes informationnels. Il tente par là d'éliminer « la présupposition transcendantale de l'application de notre vieille logique usuelle à la réalité⁵⁴ », à savoir que « la réalité ne change pas quand on l'examine⁵⁵ ». La *game-theoretical semantics* (ultérieurement : GTS) contribue ainsi à modifier le paysage intellectuel en favorisant le passage d'une conception statique à une conception dynamique de la distribution de l'information⁵⁶.

B. La déduction transcendantale de l'existence de cas d'effacement syntaxique de phénomènes décisifs au plan sémantique

Les *Fondements* présentent une série d'arguments anti-syntaxiques dont l'origine est à chercher dans le rejet du paradigme récursif et dans l'opposition à Chomsky. Plus largement, ces arguments sont utilisés pour promouvoir la logique IF, « puisque le *slash*

⁵¹ PMR, p. 79 [50].

⁵² *Fondements*, p. 80 (trad. modifiée).

⁵³ La notion (logique) d'indépendance informationnelle hisse au niveau de la considération des principes ce qui relève d'abord de l'observation linguistique : « la classe des chaînes (phrases) sémantiquement intelligibles déborde largement celle des chaînes qui seraient admissibles du point de vue syntaxique » (*Fondements*, p. 126). L'intelligibilité sémantique s'étend très loin au-delà de l'acceptabilité syntaxique.

⁵⁴ « Renaissance de l'argumentation transcendantale » (1982) in J. Hintikka, *La philosophie des mathématiques chez Kant, op. cit.*, p. 7-22, p. 14.

⁵⁵ *Ibid.*

⁵⁶ Pour des précisions sur ce qu'apportent Lorenzen, Hintikka & Sandu et l'école hollandaise en sémantique des jeux et en logique dialogique, voir Manuel Rebuschi et Tero Tulenheimo, « Des jeux en logique », in *Logique & théorie des jeux, Philosophia Scientiae*, 2/2004, p. 1-14.

est invisible “en surface”⁵⁷ ». Or, c’est ce caractère invisible en surface d’opérations cruciales pour la compréhension linguistique qui motive la déduction transcendantale de l’essai de 1990, « Deux paradigmes pour une théorie du langage ».

La démonstration de la pertinence du paradigme stratégique suppose en effet de pouvoir expliquer des phénomènes réels. Pour les trouver, il faut développer, dit Hintikka, une stratégie de chasse aux situations tests. Contre l’émission des règles auquel conduit le paradigme récursif (il tend vers la formulation d’une règle pour chaque cas rencontré), Hintikka vise au contraire l’exhibition de phénomènes transcatégoriels. Réfléchissant à l’échelle d’une langue donnée, il pose une question : quels pourraient être les marqueurs de changement de phénomènes transcatégoriels, c’est-à-dire de changements syntaxiques, dans le comportement d’expressions d’une langue donnée ? Présenté de la sorte, le problème paraît insoluble :

« Tâchez donc de discerner ce que cela implique, et vous vous convaincrez vite que cet indicateur syntaxique du phénomène transcatégoriel devrait différer de toutes les constructions syntaxiques que vous ayez jamais rencontrées. Car chacune des constructions qui nous sont familières est restreinte à une catégorie grammaticale ou deux⁵⁸. »

Baptisée « thèse du Silence syntaxique⁵⁹ », cette difficulté d’ordre méthodologique appuie l’argument suivant : *un changement syntaxique majeur dans le comportement d’une langue donnée ne peut pas apparaître en surface, puisque les marqueurs syntaxiques sont presque toujours limités catégorialement*. Il est donc peu vraisemblable que des phénomènes transcatégoriels de grande ampleur soient marqués syntaxiquement dans les langues naturelles, même par une « astuce ». Dans quelque effort d’expression que ce soit, user du langage ordinaire, l’anglais par exemple, conduit inévitablement à occulter ce phénomène.

L’identification de cas d’effacement syntaxique de phénomènes eux-mêmes décisifs au plan sémantique est un moment important du dispositif visant à délégitimer le paradigme fondé sur la seule syntaxe. Cette « déduction transcendantale » doit aider à comprendre en quoi l’indépendance informationnelle⁶⁰ joue contre les éléments récursifs

⁵⁷ Voir M. Rebuschi, *Peut-on dire ce qui n’est pas ?*, op. cit., note 148 p. 255. La barre oblique (*slash*) sert à extraire n’importe quel connecteur ou quantificateur (en fait : « n’importe quel composant actif d’un énoncé ») de la portée d’un autre (voir PMR, p. 80 [51]).

⁵⁸ *Fondements*, p. 17.

⁵⁹ Voir *ibid.*, p. 17 et 388. Naturellement, cette thèse est un artifice, un levier ; Hintikka précise qu’elle n’est vraiment utile que par les suggestions qu’elle inspire (p. 30-31).

⁶⁰ Selon le rapport d’étape présenté à la fin de la section C (p. 29), la rubrique B (« L’indépendance informationnelle », p. 22-27) parle plus directement en faveur du paradigme stratégique que ne le font les phénomènes transcatégoriels qui concernent : le respect de la propriété de bonne formation (rubrique A

les plus prégnants du langage ordinaire, éléments dont J.-L. Gardies, par exemple, proposait un début de liste : usage du relatif, du complément du nom, usage des conjonctions *et* et *ou* reliant des adjectifs, usage interpropositionnel de ces mêmes conjonctions – lequel est d'ailleurs commun, note-t-il, au calcul des propositions et au langage ordinaire⁶¹.

Sans doute voyons-nous mieux maintenant de quoi il retourne. Hintikka n'a pas seulement marqué de l'intérêt pour les phénomènes d'indépendance informationnelle, il en a fait le cœur de sa philosophie, au point que la référence à la théorie des jeux⁶² soit devenue quelque peu secondaire. Comme y insiste Hintikka et Sandu dans *On the Methodology of Linguistics. A Case Study* (1991), expliquer l'indépendance en question suppose d'abord d'avoir une vue claire de ce qu'est la dépendance informationnelle :

« Each quantifier enters a formula with a pair of brackets which demarcates its "scope". To be inside the brackets means to be in the scope of the quantifier in question; and to be in the scope of a quantifier is to be informationally dependent on it. Scopes in this sense are linearly ordered when one proceeds from inside out, which is precisely the counterpart to the idea of a game of perfect information⁶³. »

Voilà pour l'hypothèse vide. Ensuite, la référence à la théorie des jeux suffit à rendre intuitive l'hypothèse constructive de *coups indépendants les uns des autres* : « The assumption of informational dependence is built into the usual quantificational notation in the form of brackets⁶⁴. » En effet, dans le cas où l'on suppose que certains coups sont joués dans l'ignorance de la teneur d'autres coups, nous obtenons une formule dont la force logique « is no longer expressible in the usual linear notation of first-order logic...⁶⁵ ». Conclusion : « ... certain games of imperfect information send us to higher-order formulas which are not reducible to a linear first-order form⁶⁶ », la quantification

des « Situations test », p. 19-22), le principe d'un traitement sémantique équilibré de segments syntaxiques équivalents (« L'ordre sémantique suit l'ordre syntaxique », rubrique C⁶⁰), et des cas reconnus de distributivité syntaxique (rubrique D, p. 29-30). Il est d'ailleurs légitime de se demander si ces cas, présentés au départ comme distincts, ne sont pas réductibles à l'indépendance informationnelle. Par exemple, le principe selon lequel la sémantique suit la syntaxe signifie que deux antécédents (scindés) d'une relative devront être traités sur le même plan : par exemple, dans « Chaque soldat aime une fille et chaque officier admire un sien ami, qui se sont rencontrés l'un l'autre », les quantificateurs du second antécédent ne peuvent pas dépendre de ceux du premier antécédent. Les deux paires de quantificateurs sont mutuellement indépendants quant à l'information.

⁶¹ Voir Gardies, *op. cit.*, p. 27-28.

⁶² Voir « La connaissance reconnue », in E. Rigal (éd.), *op. cit.*, p. 99-126.

⁶³ Hintikka et Sandu, *On the Methodology of Linguistics. A Case Study, op. cit.*, p. 18.

⁶⁴ *Ibid.*

⁶⁵ *Ibid.*, p. 19.

⁶⁶ *Ibid.*, p. 20.

sur des fonctions – i.e. le passage au second ordre – étant nécessaire pour encoder logiquement les stratégies gagnantes du vérificateur d'un jeu sémantique. Pour nous en tenir à un exemple sommaire, la formule du premier ordre standard correspondant à un jeu à information parfaite

$$(1) \quad (\forall x) (\exists y) F(x, y)$$

devient, dans l'extension IF de la logique du premier ordre

$$(2) \quad (\forall x) (\exists y/\forall x) F(x, y)$$

Or, si Hintikka entend par indépendance informationnelle le fait que « le coup lié à l'élément indépendant [à $\exists y$ dans (2)] est joué dans l'ignorance du résultat du coup lié à ce dont il est indépendant – c'est-à-dire [...] dans l'ignorance du coup lié au quantificateur universel $(\forall x)$ ⁶⁷ » –, la généralité même du phénomène en fait un trait structurant du langage naturel. Il écrit : « la barre n'exprime aucun type particulier de connaissance. Elle exprime l'indépendance informationnelle, laquelle est une notion logique tout à fait générale, qui apparaît dans une variété de contextes différents...⁶⁸ ». L'indépendance informationnelle n'est donc pas riviée à la théorie des jeux, ni à la logique IF, ni à la logique épistémique. Cette imprégnation générale des produits de la pensée par un phénomène de grande ampleur doit cependant être étudiée de façon plus précise. Il ne suffit pas de constater que les cas d'indépendance informationnelle sont tous des contre-exemples de la compositionnalité battue en brèche par Hintikka, et qu'il serait ainsi possible d'ajouter à la liste les attitudes propositionnelles les indexicaux ou les pronoms réfléchis, par exemple⁶⁹.

Dans la rubrique consacrée à l'indépendance informationnelle, outre le cas spectaculaire des énoncés *de dicto* qui fournit d'excellents exemples de phrases du langage naturel où l'ambiguïté sémantique repose sur l'absence de marqueur syntaxique

⁶⁷ « La connaissance reconnue », p. 101.

⁶⁸ *Ibid.*, p. 106.

⁶⁹ Gabriel Sandu, « Jeux et compositionnalité », in E. Rigal (éd.), *op. cit.*, p. 172-173.

établi⁷⁰, les phénomènes pointés par Hintikka sont⁷¹ : le cas évidemment central des quantificateurs partiellement ordonnés (mais qui est aussi valable pour les autres connecteurs ou opérateurs logiques) et qui relève à la fois de la philosophie, de la logique et de la linguistique, puisque l'étude de la quantification naturelle a sa place aussi bien en linguistique qu'en philosophie du langage à titre d'aspect décisif d'une « grammaire spéculative »⁷² ; les questions avec quantificateurs à l'extérieur⁷³ ; et la remontée de la négation⁷⁴ qui est un phénomène typiquement sémantique : selon Jackendoff, c'est un problème d'interprétation qui exige des règles sémantiques appropriées.

D'une part, Hintikka, tributaire de la réflexion des linguistes, vise un résultat « grammatical⁷⁵ » et se laisse guider, dans son examen des phrases syntaxiquement ambiguës, par les catégories de la grammaire⁷⁶ comme : les temps verbaux, les verbes d'attitudes, les génitifs, les termes modaux, les noms propres, les pronoms ou les constructions prépositionnelles⁷⁷. C'est en ce sens que, par contraste, les phénomènes recherchés sont, eux, « transcatégoriels ». Il n'est donc pas surprenant que la comparaison avec la stylistique puisse nous éclairer quant à l'analyse du rôle du contexte dans les cas qu'il sélectionne. En effet, les cas d'indépendance informationnelle examinés, auxquels

⁷⁰ À la différence d'une phrase comme « Lisbeth croit qu'un dragon a mangé ses pétunias », où notre savoir encyclopédique sur le monde nous dissuadera certainement d'envisager une lecture *de re*, de nombreuses attributions de croyance ou de connaissance sont marquées d'ambiguïté. Une interprétation *de re* d'une phrase (pouvant tout aussi bien être interprétée *de dicto*) comme « Tom sait que le secrétaire d'État a un grand pouvoir » (de la forme : $K_{Tom} [(SE/K_{Tom}) \text{ a un grand pouvoir}]$) suppose l'indépendance informationnelle du groupe nominal « secrétaire d'État », sa préalable « position dans l'être » hors de l'univers de croyance du locuteur. Comme y insiste Hintikka, la distinction *de dicto* / *de re* est « un authentique phénomène transcatégoriel » (*Fondements*, p. 25).

⁷¹ Dans la liste qui suit, Hintikka ne dit mot de la Thèse sur *any* à travers laquelle il polémiqua avec Chomsky (*Fondements*, essai n°5). En tant que discussion du cas des quantificateurs au pluriel invitant à se hisser au niveau des règles stratégiques, elle n'en constitue pas moins « un argument en faveur de la présence de situations d'information imparfaite dans les jeux sémantiques associés à de nombreuses expressions quantifiées du langage naturel » (*Fondements*, p. 109).

⁷² « De même que le logicien peut traiter comme centrale cette théorie en raison de sa puissance expressive et de ses propriétés formelles, le philosophe peut à bon droit la traiter comme centrale pour l'examen d'un certain nombre de questions qui touchent à la discipline que les médiévaux appelaient la "grammaire spéculative", et qu'on appellerait plus couramment aujourd'hui une *grammaire philosophique*. À travers l'étude de la théorie de la quantification, on peut aborder un ensemble de notions philosophiques telles que celles de référence, d'existence, d'identité, de prédication, ou de vérité. » (*La norme du vrai*, *op. cit.*, p. 77). La théorie de la quantification joue donc un rôle paradigmatique dans l'analyse du langage naturel (*ibid.*, p. 99), le problème étant alors de savoir ce qu'on entend par « analyse ».

⁷³ L'exemple donné est : « Je sais qui fait l'admiration de tous », expression de la forme $K (\forall x) (\exists y)/K (x \text{ admire } y)$, où la barre oblique indique l'indépendance informationnelle.

⁷⁴ « John ne croit pas que S » signifie, non pas qu'« il est faux que John croit que S », mais que John croit que non S, qui a la forme : $\sim (\text{John croit que } / \sim) S$.

⁷⁵ Voir *Fondements*, p. 19.

⁷⁶ Voir *ibid.*, p. 22 et 27.

⁷⁷ Voir *ibid.*, p. 81.

s'ajoute l'anaphore dont il s'est fait ailleurs une spécialité, peuvent être évalués à l'aune de la question de l'échelle linguistique et donc de la valeur *microstructurale* ou *macrostructurale* des phénomènes étudiés. En stylistique⁷⁸, les figures microstructurales (la métaphore, l'anaphore, l'homéotéleute, l'anacoluthie, la tmesis, etc.) sont celles qui sont immédiatement repérables (du fait qu'elles sont *attachées à des éléments précis et isolables*) et qui conditionnent l'acceptabilité sémantique des fragments discursifs ; elles s'interprètent à partir du seul microcontexte. Par exemple, l'anaphore pronominale, qui est une figure de construction microstructurale fondée sur la répétition par couplage, se détecte au sein du microcontexte (d'où l'intérêt du logicien pour cette forme), sur la base d'éléments précis (les pronoms anaphoriques) aisément repérables (on ne peut pas « passer à côté »). Les figures macrostructurales, à l'inverse, s'interprètent d'après le macrocontexte : elles sont d'autant moins obligatoires pour l'acceptabilité sémantique des énoncés qu'elles ne se repèrent pas automatiquement et que l'allocutaire peut même ne pas du tout les identifier, voire feindre de les ignorer : c'est le cas de l'ironie, de la litote, de l'euphémisme, de l'hyperbole, de la prétérition, de l'hypotypose, de la conglobation, etc. Comme le résume G. Molinié, le caractère macrostructural de ces figures « conditionne aussi bien leur astuce d'encodage, à l'émission, que leur délicatesse de décodage, à réception⁷⁹ ».

Or, à lire les *Fondements*, on peut avoir l'impression que le logicien s'intéresse à des cas amphibologiques, à cheval entre micro- et macro-contexte. L'objectif transcategoriel qui a été défini aurait-il dû imposer une autre façon de faire ? Loin de là : si tous les cas étudiés relèvent (de la manipulation) du microcontexte linguistique, et s'ils *peuvent* être interprétés d'après le microcontexte, aucun de ces cas ne relève du microstructural tel que la stylistique le définit. Hintikka a bien expliqué qu'il ne ciblait pas des effets aisément repérables (« microstructuraux » en stylistique) : pour prendre un exemple, l'identification d'un cas d'expression *de dicto*, qui concerne en réalité la fluctuation des univers de croyance d'un locuteur, n'est pas indispensable – elle est même déconseillée – à la compréhension immédiate de la phrase, *les locuteurs ne multipliant pas les lectures au-delà du nécessaire*⁸⁰. Et bien souvent, la nuance interprétative ne repose sur aucun

⁷⁸ Voir Georges Molinié, *La stylistique*, Paris, PUF, 1993, p. 113-164.

⁷⁹ *Ibid.*, p. 117.

⁸⁰ Selon une expression de Hintikka dans « Les diverses constructions admises par les principaux termes du champ épistémologique » (1975), in J. Hintikka, *L'intentionnalité et les mondes possibles*, Villeneuve d'Ascq, Presses universitaires du Septentrion, 2011, p. 91.

élément précis : dans « Tom sait que le secrétaire d'État a un grand pouvoir », rien n'invite syntaxiquement à conclure à une lecture *de dicto*, l'usage faisant même prévaloir l'interprétation *de re*. Pourtant cette construction en *savoir-que* (*knowing-that*) ne présuppose la connaissance d'aucun individu réel. Hintikka regarde bien du côté du microcontexte, mais pas du côté du microstructural au sens précis que la stylistique donne à ce terme.

Aussi, l'amphibologie apparente des phénomènes étudiés admet-elle l'explication suivante. Hintikka privilégie une approche du microcontexte favorisée par son goût pour la logique et pour des formes syntaxiques limitées et éprouvées. Or, la déduction transcendantale qui nous occupe consiste à souligner l'importance du rôle joué par le macrocontexte, autrement dit à montrer la nécessaire incursion d'éléments extérieurs à la forme syntaxique dans le cours du traitement sémantique. Le but de l'opération est de détecter les microfissures affectant le bloc syntaxique, et d'étayer la thèse selon laquelle, dans de très nombreux cas, *l'information collatérale l'emporte sur la structure syntaxique*. Si, le plus souvent, le point de départ est microcontextuel, la suite de l'analyse fait systématiquement référence à des ensembles discursifs ou pragmatiques plus larges : on part de fragments de discours bien délimités, et on montre que leur interprétation requiert des éléments qui sont étrangers à la forme syntaxique observée. Encore une fois, le caractère transcatégoriel des phénomènes visés empêche leur marquage syntaxique.

Hintikka généralise : si l'on préfère une interprétation par l'indépendance informationnelle, ce n'est évidemment pas en raison « d'un quelconque indice syntaxique d'indépendance », qui n'existe pas, mais du fait de l'existence d'autres phénomènes, à caractère nettement sémantique⁸¹. Un cas révélateur de ces phénomènes sémantiques partiellement libérés de la contrainte syntaxique est le cas de l'anaphore (ou « pronom de renvoi »), que Hintikka peut trancher d'un coup grâce au concept d'indépendance informationnelle :

« C'est un trait typique des manuels de logique élémentaire, que de dire des variables liées, pour en expliquer la nature, qu'elles opèrent comme des pronoms anaphoriques, parce qu'elles se réfèrent à la même entité que leur antécédent. De telles explications présupposent que les pronoms anaphoriques opèrent, pour ainsi dire, à travers leurs antécédents grammaticaux, auxquels ils sont liés de la même façon qu'une variable de quantification est liée à son quantificateur. On a pourtant aligné des masses d'arguments montrant que cette hypothèse n'est pas acceptable (Hintikka & Kulas, *Anaphora and Definite Descriptions*, 1985, p. 98-108). Selon la

⁸¹ Voir *ibid.*, p. 29.

théorie ici développée, un pronom n'est pas lié à son antécédent. En fait, la relation d'anaphore ne joue aucun rôle sémantique primitif dans notre théorie. [...] Au lieu de cela, un pronom est un terme libre, plutôt quasiment semblable à une description définie russellienne, avec cette exception que ses quantificateurs russelliens prennent valeur dans un ensemble d'individus *I* qui est relatif à un mouvement d'un jeu sémantique et qui change dans le cours du jeu. (La portion de phrase ou de discours où un individu prend racine en *I* est l'une des nombreuses idées que le concept traditionnel de portée fond en une unité.) [...] La théorie ainsi obtenue implique que l'on porte un tout autre regard sur le mode d'opération des pronoms dans le langage naturel. Il me semble qu'elle permet, mieux que ne le font ses concurrents, de se rendre compte des divers phénomènes de la sémantique du langage naturel⁸². »

L'importance de la résolution de cas d'anaphore (« les pronoms ne peuvent opérer comme des variables de quantification⁸³ ») n'est pas à sous-estimer, puisqu'aux yeux du philosophe, tous « les usages des descriptions définies dans les langues naturelles peuvent être conçus comme des variantes pragmatiques de l'usage anaphorique⁸⁴ ».

Quel bilan pouvons-nous tirer de ces analyses ?

Les cas étudiés par Hintikka fonctionnent comme autant d'exemples d'usages linguistiques où le contexte au sens large – le macrocontexte – commande l'interprétation des fragments du langage naturel. Saisis collectivement, ils « jette[nt] une ombre sur tous les traitements sémantiques conduits à partir de la [seule] syntaxe⁸⁵ », et appellent à doter la philosophie du langage d'un concept de *signification stratégique*. En effet, le paradigme récursif ne permet pas de maîtriser ces phénomènes transcatégoriels, ce qui le place dans une position inconfortable ; aux yeux de ses défenseurs, il ne peut s'agir que d'anomalies,

⁸² *Fondements*, p. 53-54 (trad. modifiée). La notion de liaison ne joue donc aucun rôle en tant que relation primitive, écrit Hintikka : « Son rôle est pris en charge par diverses stipulations déterminant quels individus se trouvent en *I* à différentes étapes d'un jeu sémantique. En conséquence, le déploiement de la forme logique d'une phrase en anglais *S* au cours du jeu sémantique *G(S)* qui lui est lié n'utilise pas la notion de coréférence ou de liaison. Les formes logiques ainsi obtenues ne ressemblent plus du tout aux traductions ordinaires dans un langage du premier ordre. » (p. 55).

⁸³ *Ibid.*, p. 344.

⁸⁴ *Ibid.*, p. 342 ; voir aussi p. 344-345. Dans un exemple (p. 206) tiré du *Sports Illustrated* du 30 janvier 1984, Hintikka montre que l'interprétation d'un pronom de renvoi est rarement fonction de la forme syntaxique. Pour les besoins de l'exposé, il convertit cet exemple d'ambiguïté syntaxique en l'échange suivant : *I have asked my mother to pray for a win* (qui remplace « I'd run over my mother to win it ») dit un joueur / *I have asked her to do the same* (qui remplace « I'd run over her, too »), rétorque un autre, où l'erreur d'interprétation (qu'on ne fait d'ailleurs jamais : les fonctions stratégiques de Hintikka nous sont familières) se fonderait sur un parallélisme coupable des formes syntaxiques des énoncés des deux rivaux. Le choix des termes auxquels le pronom *her* peut renvoyer, créant cette plaisante ambiguïté, relève de la signification stratégique, de facteurs pragmatiques, d'informations de nature encyclopédique (concernant le Super Bowl par exemple, ou l'humeur chafouine des joueurs américains). Comme il l'écrit un peu plus loin, un traitement qui reposerait sur la seule relation du pronom à son antécédent « échouerait à rendre compte de l'ambiguïté⁸⁴ » qui fait le charme de cet échange.

⁸⁵ *Ibid.*, p. 96.

alors même que ces phénomènes « hantent les coins et les recoins les plus divers de la structure d'ensemble de notre langue⁸⁶ ». Le logicien parle de ces « cas criants de réalité » où l'intelligibilité pragmatique l'emporte sur l'ordre syntaxique⁸⁷, où le sens est sous-déterminé par la syntaxe⁸⁸. Il convient donc de relancer la recherche en linguistique, et de contrecarrer un des dogmes les plus fermement établis de la théorie contemporaine du langage. De ce point de vue, c'est une réussite : Hintikka parvient à exhiber ce que recouvrent les phénomènes d'indépendance informationnelle, à savoir la *violation du principe de l'indépendance contextuelle sémantique*⁸⁹, en vertu de laquelle *l'indépendance informationnelle croît à mesure que la dépendance contextuelle augmente*. Aussi comprend-on qu'au-delà de la réponse qu'il fait aux syntacticiens, l'étude des phénomènes d'indépendance informationnelle tend prioritairement à exhiber ce trait fonctionnel qu'est la dépendance contextuelle sémantique, décrit comme un « gouffre⁹⁰ » dans l'essai n°9. Plaidant en faveur d'une étude « à grande échelle » des *principes de distribution de la charge informationnelle* dans le discours, l'analyse hintikkienne du langage naturel s'oriente donc progressivement vers une théorie générale de la signification.

Que devient le « gouffre » du contexte dans l'analyse du langage figuré ? Comme nous allons le voir, la conception de la signification défendue par Hintikka dans les *Fondements* est, avec le rejet de la notation canonique, un trait que partagent la sémantique des mondes possibles (ou « possible worlds semantics », ultérieurement : PWS) et GTS. L'étude de la métaphore dans « *Metaphor and Other Kinds of Nonliteral Meaning* »⁹¹, montre que le langage figuré est pensé comme une famille de cas relevant de la signification stratégique : l'opposition à Davidson y est révélatrice de la volonté de se libérer de l'emprise du paradigme récursif⁹². Néanmoins, l'emploi de la PWS conduit

⁸⁶ *Ibid.*, p. 32.

⁸⁷ *Ibid.*, p. 191.

⁸⁸ Voir *Fondements*, p. 190. Voir aussi p. 191 où Hintikka déclare qu'on ne peut pas écarter dans tous les cas l'impact de la syntaxe, mais qu'il faut savoir la sacrifier au prix de « l'intelligibilité pragmatique ». L'information, précise Hintikka (p. 177), peut venir d'informations d'arrière-plan, d'attentes conversationnelles, de l'application du principe de charité, d'indices syntaxiques, voire de la combinaison de plusieurs de ces facteurs.

⁸⁹ Pour un exposé de la découverte de ce phénomène en logique, voir Gabriel Sandu, « Jeux et compositionnalité », in E. Rigal (éd.), *op. cit.*, p. 170-184.

⁹⁰ *Fondements*, p. 237.

⁹¹ Publié dans : *Aspects of Metaphor*, J. Hintikka (dir.), Dordrecht, Kluwer Academic Publishers, 1994, p. 151-187. Le texte est réédité en clôture du vol. 4 des *Selected Papers*, p. 274-310.

⁹² Voir « Renaissance de l'argumentation transcendantale » (1982), *op. cit.*, p. 19.

Hintikka et Sandu, dans ce texte, à objectiver sous la forme de scénarios épistémiques les moments de variance entre littéralité et non-littéralité, de sorte qu'une mauvaise interprétation du rôle des indices contextuels dans l'interprétation des énoncés va les entraîner sur la voie d'une vaine opposition entre, d'une part, ce phénomène transcatégoriel d'une généralité absolue dont le destin est maintenant lié à la logique IF, et d'autre part, ce que la stylistique décrit comme une figure interfaciale où micro- et macrocontexte sont souvent imbriqués.

II. Lecture de « Metaphor and Other Kinds of Nonliteral Meaning » (1994)

Conformément à la tendance qui s'est dessinée dans les *Fondements*, l'étude de la sémantique du langage naturel va, dans cette version remaniée d'un article écrit en collaboration avec Gabriel Sandu en 1990⁹³, s'interroger sur la dimension de créativité de l'activité linguistique. Mais à la différence des *Fondements*, c'est sur le langage figuré, cette fois, que l'attention se porte. Comme l'écrit Hintikka en 1998, « il convient de comprendre la créativité de la langue et de ses emplois – notamment de ses emplois poétiques et littéraires⁹⁴ ». Dans ce texte, Hintikka et Sandu entreprennent d'expliquer le fonctionnement de la métaphore et d'analyser le problème de la compétence linguistique non en référence à GTS, comme c'est le cas dans les *Fondements*, mais en référence à la logique épistémique et à la PWS développées par Hintikka dans les années cinquante et soixante.

Attendu que les auteurs rapportent le sens figuré à la créativité linguistique, leur préoccupation première est d'écarter la thèse selon laquelle le sens figuré s'expliquerait comme un *usage créatif d'assertions fausses (creative use of false statements)*⁹⁵. Si tous les usages figurés étaient (référentiellement) « faux », on ne voit pas pourquoi on y aurait recours lorsqu'il s'agit de caractériser plus finement qu'à l'accoutumé des objets de discours, selon une contrainte d'expressivité. Ne faut-il pas plutôt supposer que toutes les métaphores sont « vraies », jusqu'à la preuve du contraire ? Dans « Metaphor », c'est à Donald Davidson qu'il est fait le reproche d'avancer une théorie qui ne se donne pas les

⁹³ « Metaphor and the Varieties of Lexical Meaning », *Dialectica*, 1990, p. 55-77.

⁹⁴ Jaakko Hintikka, « Conclusion. Réponses et commentaires », in E. Rigal (éd.), *op. cit.*, p. 321.

⁹⁵ Voir section 3, p. [154] ; voir aussi section 2 p. [153] qui parle d'« usages créatifs de phrases à la fausseté patente » (*creative uses of certain patently false sentences*).

moyens d'expliquer la métaphore. Dans « What Metaphors Mean » (1978)⁹⁶ – hypotexte du nôtre, à l'évidence, puisque nos auteurs le suivent dans les grandes lignes, sinon pas à pas – Davidson présuppose une approche compositionnelle où le sens des expressions complexes est déterminé par celui des expressions simples (ou plus simples) qui les composent. On a là une détermination récursive du sens, qui aboutit à l'impossibilité d'attribuer au constituant métaphorique d'un énoncé son sens littéral, faute de référent adéquat. C'est une « non-théorie de la métaphore » : Davidson échoue⁹⁷ à rendre compte du caractère créatif de ce trope⁹⁸. Une « discussion constructive de la métaphore » s'impose.

Hintikka et Sandu avancent alors une hypothèse de travail qui, bien que remontant au tournant des années soixante et à une idée exploitée de longues années durant⁹⁹, est aussi un prolongement d'une idée verbalisée dans l'hypotexte davidsonien lorsque, après avoir examiné la théorie frégéenne de la référence en contexte opaque et mentionné le rôle des attitudes propositionnelles, Davidson conclut à « l'analogie possible entre la signification métaphorique et les significations frégéennes pour les contextes obliques¹⁰⁰. » Cette phrase tomba dans des oreilles averties, car elle peut signifier que la référence à des individus dans des mondes possibles est indispensable à la détermination du sens (de l'énoncé) métaphorique, d'où la proposition suivante, où « statique » est à prendre au sens de « monomondial » (*one-world*) :

« Une théorie naturelle de la détermination du sens, en contraste avec la spécification d'un ensemble statique de significations, a toutes les chances d'aboutir à quelque variante de la PWS. » (section 2, p. [153])

⁹⁶ Nous renvoyons à la traduction française de ce texte par Pascal Engel : D. Davidson, *Enquêtes sur la vérité et l'interprétation*, Nîmes, J. Chambon, 1993, p. 349-376. Nous y ferons référence par le titre (« Ce que signifient les métaphores ») de la traduction. Nous privilégions Davidson et laissons volontairement de côté les allusions à des travaux eux aussi lus de près par Hintikka et Sandu, en particulier ceux de Paul Ricœur et de John Searle (voir la bibliographie de « Metaphor »).

⁹⁷ Voir section 19, p. [179].

⁹⁸ Hintikka et Sandu rejettent l'idée selon laquelle le sens métaphorique serait un *autre* sens, c'est-à-dire un sens indéterminé (les expressions seraient *ambiguës*), en raison de l'asymétrie qui existe entre la signification littérale et la signification métaphorique : « il est vain d'approcher les locutions métaphoriques comme si elles étaient des locutions ambiguës. La métaphore n'est pas un cas où nos locutions auraient des significations séparées mais à égalité. L'essentiel de la métaphore réside dans la manière dont l'une de ses significations est fondée sur une autre. » (section 10, p. [163]), en référence aux p. 354-355 de l'essai de Davidson.

⁹⁹ Voir par exemple « Grammar and Logic », p. 197 : « It seems to me that in modal logic and its applications we indeed have a promising field for the interaction of logical and linguistic viewpoints ».

¹⁰⁰ « Ce que signifient les métaphores », *op. cit.*, trad. p. 357.

Considérant qu'une analyse référentielle reposant sur la conception d'un monde unique est incomplète, Hintikka et Sandu interprètent de façon littérale la notion de *variation* dans l'énoncé qui dit que le sens figuré est une *variation sur* le sens littéral¹⁰¹. Comme le rappelle Hintikka dans les *Fondements*, recourir à la PWS a ceci de particulier que, au lieu de considérer un seul monde à la fois, il faut en venir à considérer un ensemble de modèles sur lesquels une relation à deux places a été définie (la relation "être un alterne à")¹⁰² : tel est le sens de l'idée « la plus germanique¹⁰³ » de la logique modale, celle de *monde possible*. L'idée d'alternativité¹⁰⁴ s'explique par le fait que la théorie de la signification n'est plus, dans ce cadre, opposée à la théorie de la référence, assimilée qu'elle est à une théorie de la référence multiple¹⁰⁵. Or, cette idée s'explique elle-même par le fait que la sémantique des attitudes propositionnelles excède la force expressive des langages du premier ordre¹⁰⁶. On devine alors que l'un des objectifs de l'article est de rappeler au lecteur ce qui a été montré ailleurs à maintes reprises, à savoir que le système d'identification et le système de la référence sont indépendants, et que le langage figuré fait fond sur le second système, puisqu'il renvoie aux critères qui déterminent l'application des mots de notre langage. Hintikka l'a dit à Paris en 2004 : toute compréhension de la notion d'identité doit s'appuyer sur des « critères d'identification croisée (*criteria of cross-identification*) ». Or, ces critères

« constituent un *système d'identification* dans la sémantique, en tant qu'on le distingue du *système de la référence*, qui détermine ce que les expressions de notre langage représentent dans différentes applications (autrement dit, dans différents "mondes possibles"). Et il n'est pas difficile de faire valoir (*argue*) que ces critères sont, dans nos usages conceptuels, largement indépendants des critères qui déterminent la

¹⁰¹ Voir section 2 p. [153] et également section 10 p. [163] : « il ne peut y avoir de sens métaphorique seul, indépendamment de l'usage littéral du langage ». Cela signifie que le sens littéral est présupposé par le sens figuré, idée sur laquelle Davidson, Hintikka et Sandu s'accordent ; voir « Ce que signifient les métaphores », *op. cit.*, trad. p. 354-357.

¹⁰² *Fondements*, p. 253.

¹⁰³ Voir « Grammar and Logic », p. 198.

¹⁰⁴ « According to it, to understand a modal notion is to understand a certain relation – we may call it an alternativeness relation – on a set of possible worlds. In the case of propositional attitudes, this relation is relative to a person. », « Grammar and Logic », p. 198. Voir aussi « Les objets de la connaissance et de la croyance, accointances et personnes de notoriété publique » (1970), in J. Hintikka, *L'intentionnalité et les mondes possibles*, *op. cit.*, p. 67.

¹⁰⁵ Voir J. Hintikka, « Modalities as Referential Multiplicity » (*Ajatus*, 1957, p. 49-64), et « Meaning as Multiple Reference » (*Akten des XIV Int. Kong. für Philosophie*, vol. I, Wien, Herder, 1968, p. 340-345).

¹⁰⁶ Voir « Une sémantique pour les attitudes propositionnelles », in J. Hintikka, *L'intentionnalité et les mondes possibles*, *op. cit.*, p. 40, ainsi que « Les diverses constructions admises par les principaux termes du champ épistémologique » : « J'ai proposé qu'on débâte de la sémantique des attitudes propositionnelles, telles que la connaissance, la croyance, non en termes de propositions inanalysables, mais en termes de ce que je me suis risqué à appeler 'mondes possibles' » (*op. cit.*, p. 89 ; voir aussi p. 104). Les propositions font alors office de fonctions définies pour ces mondes.

référence des expressions de notre langage dans différentes applications (différents scénarios), en y incluant les critères qui déterminent à quels individus un prédicat s'applique dans différents mondes. [...] c'est cette indépendance mutuelle du système de l'identification et du système de la référence qui rend impraticable l'accès à la pure identité numérique d'un individu au moyen de ses attributs descriptifs¹⁰⁷. »

Cet interdit relatif à la pure identité numérique est tout simplement un rappel du rejet par Hintikka de la conception kripkéenne des noms propres comme désignateurs rigides (en vertu de quel rituel auraient-ils été baptisés ?¹⁰⁸), et de l'abandon de la présupposition d'unicité de la référence des constantes individuelles placées dans la portée d'un opérateur intensionnel – abandon entraînant l'échec de certaines règles quantificationnelles dans les contextes commandés par des verbes d'attitudes¹⁰⁹. Ce résultat est l'un des présupposés fondamentaux de « Metaphor » et détermine la façon dont la notion de signification y est travaillée.

À la section 6, trois thèses sont avancées :

- La métaphore est un *fait de sens*, c'est-à-dire qu'elle est la détermination d'une référence au moyen d'une expression non standard *appropriée à certaines circonstances* ;
- Les conditions de vérité pour les expressions métaphoriques sont les mêmes que pour les expressions normales ; cette thèse est énoncée contre Davidson¹¹⁰ ;
- La métaphore est une manière spéciale d'employer un mot ou une locution (au niveau lexical), mais elle n'est pas un usage spécial des phrases (énoncés) ; les lignes de sens n'entraînent donc aucun changement dans l'usage des phrases elles-mêmes, préservant ainsi le plan de la constitution du sens littéral (là encore, contre Davidson).

De la première de ces thèses découlent les deux autres. Pour gagner en efficacité, nous établirons ce point en partant de l'étude d'un phénomène insolite de dédoublement du

¹⁰⁷ J. Hintikka, « Les différentes identités de l'identité », *op. cit.*, p. 26.

¹⁰⁸ Voir *Fondements*, p. 184.

¹⁰⁹ Voir par exemple « Grammar and Logic », p. 198-199, et aussi l'explication qui est donnée par Hintikka dans « Une sémantique pour les attitudes propositionnelles », p. 55 : « Mon approche a cette conséquence importante, que l'on ne peut dire, de toute fonction qui isole dans un monde un individu, qu'elle spécifie un individu unique. Nombre de termes singuliers d'une honnêteté irréprochable, lorsqu'ils sont pris dans le contexte de bien des attitudes propositionnelles, n'y parviennent pas. Même les noms propres, dans les contextes épistémiques, n'y parviennent pas, car il se peut qu'on ignore qui porte un nom propre donné. ».

¹¹⁰ Davidson écrit exactement la même chose, mais pour signifier le contraire, puisque pour lui, toutes les métaphores sont fausses par définition, alors que toutes les comparaisons sont vraies ; voir « Ce que signifient les métaphores », *op. cit.*, p. 366.

dispositif explicatif adopté dans l'essai, phénomène qui aurait un effet pernicieux s'il n'était dûment décrit.

En affirmant que, dans chaque scénario envisageable, une locution nominale LN (ou un nom propre NP) renvoie à un référent, et que le rapport LN (ou NP) / référent est susceptible de varier d'un monde à l'autre, Hintikka et Sandu nous font entrer de plain-pied dans l'interprétation modèle-sémantique de la métaphore :

« Les lignes de sens [*meaning lines*] sont relatives à quelque locution nominale LN particulière. Elles déterminent à quel individu cette LN est correctement appliquée dans les différents scénarios (“mondes”). » (section 4, p. [155])

« Fonctions de signification », « lignes de significations tracées », « lignes notionnelles », « lignes linguistiques » : les paraphrases ne manquent pas pour dire ce que sont les lignes de sens. Comment peuvent-elles être tracées ? À première vue, tous les moyens sont bons : « La république du langage est un pays libre. Il n'y a pas de restriction... » (section 5, p. [156]), si ce n'est, justement, le respect de l'indépendance réciproque des systèmes mentionnés *supra*. Mais que signifie « varier » d'un monde à l'autre dans le cas de la métaphore ? En nous posant cette question, nous avons pris conscience du fait qu'un certain flottement compliquait l'argumentaire de nos auteurs. En effet, une lecture attentive de « Metaphor » montre qu'y est décrite non pas une mais deux structures¹¹¹.

En premier lieu, il est fait référence à une structure *interne à l'énoncé métaphorique*, qui relie deux « mondes », dont l'un est un point d'amarrage¹¹². Cette structure interne reflète les descriptions qui sont fréquemment proposées de ce trope en poésie¹¹³.

Parmi les exemples proposés, trois suffiront :

(1) « Le lac Tahoe est un saphir » (Lac Tahoe = plan d'eau en Californie / un saphir = littéralement un membre de la famille des pierres précieuses) ;

(2) « Juliette est le soleil » (Juliette = une femme, littéralement / le soleil = un objet céleste, une étoile, littéralement) ;

¹¹¹ L'ambiguïté de la phrase : « Nous avons vu que le sens métaphorique revient au tracé de “lignes de sens” imaginaires d'une certaine manière d'un monde à un autre » (section 10, p. [162-163]) témoigne de la réalité de cette ambivalence. Ilias Yocaris a attiré notre attention sur (selon ses propres termes) le fait que, techniquement parlant, les énoncés métaphoriques analysés par Hintikka & Sandu sont tous des « tropes substitutifs » du type {x [thème] est y [phore]}. Or, les métaphores connexionnelles dont parle Prandi (*Grammaire philosophique des tropes*) ne sauraient faire l'objet d'une lecture substitutive, et la description de leur fonctionnement doit nécessairement s'appuyer sur une forme ou une autre de PWS.

¹¹² Souvent, ce point d'amarrage est le monde réel.

¹¹³ Pour une description et une analyse de cette structure, voir Marc Dominicy, *Poétique de l'évocation*, Paris, Classiques Garnier, 2011, p. 172-191.

(3) « Le Hamlet de Wimbledon » (Hamlet = littéralement, le personnage éponyme de la tragédie de Shakespeare / John McEnroe = littéralement un joueur de tennis célèbre pour ses performances sur gazon).

Cette structure interne permet de saisir chaque fois le rapport entre le phore et le thème, ce qui est le minimum requis pour comprendre la métaphore : on détecte des traits de la personnalité d'Hamlet en McEnroe, certaines propriétés phénoménales des saphirs en observant le lac Tahoe, une similitude entre Juliette et le rayonnement solaire. Mais si l'on s'interroge sur ce qui est trans-identifié dans un tel schéma, que sommes-nous censés répondre ? Ce que d'autres théories de la métaphore expliquent tout aussi bien, voire mieux, c'est que nous sommes invités à identifier le soleil en Juliette ou Hamlet en McEnroe. À quelques détails près, on dispose d'un raccourci élégant de ce modèle explicatif dans l'approche de Torney :

« Torney entend traiter les métaphores comme des contrefactuelles elliptiques. Par exemple, la phrase "Juliette est le soleil" est interprétée comme "Si Juliette était un objet céleste, elle serait le soleil". Il y a une grande part de vérité dans cette idée... » (section 6, p. [158])

À l'évidence cette structure interne à l'énoncé métaphorique est le résultat d'une application tronquée de la PWS. Elle permet tout juste d'expliquer en quoi une métaphore « dit une chose et en signifie une autre » (Owen Barfield). Par exemple, il n'y aurait aucun sens à dire que, en réponse à des contraintes ponctuelles d'expressivité, « saphir » est une *contrepartie* de « lac » dans un monde différent du nôtre. Que pourrait bien être la série des alternatives épistémiques dans ce cas ? Dans « Le lac Tahoe est un saphir », le lac n'est évidemment pas remplacé par un saphir dans une variante de notre monde, mais le mot « lac » l'est, et c'est en cela que les lignes de sens sont des lignes linguistiques comportant une dimension notionnelle qui renvoie aux croyances du locuteur¹¹⁴. Il n'y a aucun moyen

¹¹⁴ Par commodité, nous conserverons cette idée par la suite, même si rien dans ce texte ne relie explicitement l'opérateur de croyance à la construction de lignes de sens non littérales. Hintikka écrit (« Les diverses constructions admises par les principaux termes du champ épistémologique », *op. cit.*, p. 109) que « sur la carte de nos concepts, la croyance se trouve quelque part entre l'opinion (qui est un concept surtout "informationnel"), et la foi (qui ne l'est pas) », ce qui nous permet ici de la traiter (abusivement sans doute) comme un opérateur épistémique générique. Dans *Une épistémologie sans connaissance et sans croyance* (2004) et dans *Socratic Epistemology* (2007), Hintikka revient sur la dimension évaluative qui caractérise la croyance, en renversant l'analyse platonicienne. Comme disposition à agir, la croyance doit satisfaire à « des normes de confiance épistémiques librement choisies par l'agent » (*Une épistémologie*, p. 50), et correspond donc, comparé à l'opérateur de connaissance qui ne dépend que de critères impersonnels, à un niveau de sophistication supérieur. Comme le dit le commissaire Maigret (G. Simenon, *Le Voleur de Maigret*, 1967), « le moment de croire ou de ne pas croire n'est pas encore venu », au sens où n'en savons pas assez pour former une croyance (*ibid.*, p. 49).

d'analyser le fonctionnement de la métaphore dans le cadre de la PWS en se contentant de mettre en rapport deux ensembles de significations, l'ensemble de celles qui sont littérales et l'ensemble de celles qui sont *littérales dans un monde et métaphoriques dans l'autre*¹¹⁵. Comme finissent par le reconnaître les auteurs, « les traitements de la métaphore qui sont fondés sur la seule idée de comparaison sont gravement incomplets. Ils ne racontent pas l'histoire entière de la métaphore. » (section 12, p. [167]). Néanmoins, la tentation d'en passer par là s'explique par le fait que, selon ce schéma, l'énoncé métaphorique a tout l'air, compte tenu de cette assiette comparative, de reposer sur un rapport entre deux littéralités, l'une dans un monde et l'autre dans l'autre – ce qui est séduisant lorsqu'on interprète les contenus intensionnels dans un métalangage quasi-extensionnel¹¹⁶. Bien évidemment, la métaphore n'est pas un rapport entre deux littéralités. Voilà pour la fausse piste.

En second lieu et parallèlement à ce premier schéma, nous observons le développement d'une *structure intégrée* incluant le point de vue du locuteur / récepteur¹¹⁷. Une telle structure semble tout droit sortir de l'hypotexte davidsonien, qui évoque la thèse selon laquelle la métaphore s'organiserait autour de *systèmes de relations* plutôt qu'elle ne s'appuierait sur des ressemblances entre objets, une idée fructueuse des psychologues Robert Verbrugge et Nancy McCarrel¹¹⁸.

Cette seconde structure articule un point de vue hétérophénoménologique avec un point de vue subjectif (marqué par l'emploi de verbes d'attitude). La différence vient du fait que les relations à deux places ne peuvent en rendre compte¹¹⁹ : il ne s'agit plus de comparer le « monde » du thème au « monde » du phore, mais de relier les objets des différents mondes qui coïncident avec la référence des termes. Dans cette nouvelle situation, où l'opacité référentielle met en échec certaines règles quantificationnelles, « Lac Tahoe » peut référer à des individus différents. Dans le monde w_0 (le monde actuel), lac Tahoe est le plus grand lac de haute altitude des États-Unis, à cheval entre la Californie et le Nevada. D'un monde à l'autre, ($w_1, w_2 \dots w_n$) le référent du nom (« Tahoe ») peut donc

¹¹⁵ Selon le schéma qui émerge au début de la section 3 (p. [154] sq.).

¹¹⁶ Voir Jean-Louis Gardies, « Tentative d'une définition de la modalité », in Jean David et Georges Kleiber, *La notion sémantico-logique de modalité*, Paris, Klincksieck, 1986, p. 13-24, p. 16.

¹¹⁷ On peut interpréter de la sorte la phrase de la section 14 : « le locuteur ou scripteur emploie les significations littérales d'un mot ou d'une locution pour faire une comparaison... » (p. [170]).

¹¹⁸ Lesquels écrivent : « De nombreuses métaphores attirent l'attention sur des systèmes communs de relations et de transformations communes, dans lesquels l'identité des participants est secondaire. », « Ce que signifient les métaphores », *op. cit.*, p. 369.

¹¹⁹ Voir aussi « Les objets de la connaissance et de la croyance », *op. cit.*, p. 78.

varier considérablement, et même n'avoir aucun référent dans l'un des scénarios envisagés. Lorsque je dis « Le lac Tahoe est un saphir », je « trace » une ligne de sens imaginaire et la métaphore est vraie dans tous les mondes compatibles avec ce que l'énoncé dit (un « lac », couleur de « saphir »). La métaphore serait une technique de variation du sens consistant moins à parasiter le sens actuel en confrontant deux domaines de sens, comme le détour par la structure comparative a pu le laisser penser, qu'à relier entre eux les scénarios compatibles avec les croyances et les compétences linguistiques du locuteur / récepteur sous-tendant l'émission / compréhension de l'énoncé. Distinguant les modalités épistémiques des modalités aléthiques, M. Rebuschi éclaire ce point : « le savoir de l'agent détermine, pour chaque monde w , les mondes épistémiquement possibles pour cet agent [...]. Ce sont les mondes compatibles avec ce que l'agent sait, ou indiscernables du point de vue de la connaissance de l'agent¹²⁰. » De même (nous paraphrasons la suite du texte), la ligne de sens métaphorique relie les mondes épistémiquement possibles pour l'agent et uniquement eux, et de telles connexions ne sont ni plus ni moins objectives que ne le sont les contenus d'actes mentaux.

Pourquoi une explication de la métaphore devrait-elle passer par la PWS ? La réponse la plus plausible est celle-ci : *parce que la métaphore n'est possible que dans un monde subjectivement possible, et relativement à un type d'attitude spécifique*. Considérer que la phrase dans laquelle la locution métaphorique se trouve est vraie dans certains mondes ou scénarios, c'est considérer qu'elle serait intelligible au sein de ces mondes-là, c'est-à-dire que les conditions de son intelligibilité y seraient matériellement réunies. Généralisons donc : le langage figuré fonctionne telle une géométrie visuelle riviée à la position d'un sujet percevant, ancrage qui crée une ressemblance¹²¹ entre les états de choses possibles compatibles avec l'état de ses informations et donc avec ce qu'il dit. Savoir *qui* est Juliette, c'est l'identifier, autrement dit être en mesure de rattacher à sa

¹²⁰ M. Rebuschi, *Questions d'attitudes. Essai de philosophie formelle sur l'intentionnalité*, Paris, Vrin 2017, p. 18. Voir Hintikka, « Les diverses constructions admises par les principaux termes du champ épistémologique » : « dire que p est connu de a comme vrai ce n'est ni plus ni moins que dire que p est vrai dans tous les mondes possibles compatibles avec le fait que a sache ce qu'il sait en réalité. La plausibilité de cette idée est probablement plus évidente que son utilité, pourtant considérable eu égard à une théorie sémantique satisfaisante des attitudes propositionnelles (théorie des modèles) » (p. 89). Voir aussi « Grammar and Logic » : « Likewise, alternatives to W arising in considering what a person a believes – we may call them doxastic a -alternatives to W – are possible worlds compatible with what a believes, they have tried to construe in W that a believes, that p if and only if p is true in all these alternatives. » (p. 198).

¹²¹ Qui n'est pas la même que la ressemblance supposée exister entre le phore et le thème.

personne ce rayonnement qui l'accompagne partout où elle se trouve. L'utilisation de n'importe quel trope enveloppe une division de tous les mondes possibles que nous pouvons distinguer au moyen des ressources du langage que nous utilisons en deux classes : celle des mondes possibles qui sont en accord avec l'utilisation de la figure en question, et celle des mondes qui ne sont pas en accord avec elle¹²². Dans la mesure où ce mécanisme joue à grande échelle, nous avons là une description de notre système conceptuel : « le contexte personnel immédiat d'un individu [est] considéré comme une structure épistémologique fiable¹²³ ». D'où un schéma de dérivation conduisant de la situation personnelle du locuteur à son univers mental (dont dépend l'attitude), et de là à la multiplicité référentielle et à la compossibilité. La question que nous sommes maintenant en droit de nous poser est celle-ci : en quoi y a-t-il présence implicite de l'élément de croyance dans les phrases métaphoriques ? Pour le comprendre, un détour par la logique épistémique est indiqué.

La connaissance a beau être partielle, contextuelle et approximative¹²⁴, Hintikka n'en maintient pas moins l'unité de son concept¹²⁵, et l'étude des modes d'identification des objets à travers des alternatives épistémiques a vu émerger l'une des distinctions les mieux connues de sa philosophie : s'intéressant de près à ce que les constructions épistémiques des langues naturelles révèlent de l'organisation du savoir, il distingue entre le mode d'identification public (« descriptif ») et le mode d'identification perspectival (« contextuel »)¹²⁶ des individus. Dans « La connaissance reconnue¹²⁷ » toutefois, cette première distinction est comparée à celle, d'origine russellienne, entre connaissance propositionnelle (des faits / des vérités, symbolisée par la formule $[v/K]$) et connaissance directe d'objet (symbolisée par la formule $[\exists x/K]$). Puisqu'on ne trace pas de lignes de mondes « entre des particuliers vierges de toute propriété, résidant en des

¹²² Telle est « l'hypothèse fondamentale » de Hintikka dans « Une sémantique adaptée aux attitudes propositionnelles » (1969), in J. Hintikka, *L'intentionnalité et les mondes possibles*, op. cit., p. 41. Voir aussi « Les objets de la connaissance et de la croyance », op. cit., p. 67 : « Quand nous attribuons cette attitude à cette personne, nous parlons en réalité des mondes qu'on peut considérer comme les mondes possibles compatibles avec le fait qu'elle entretienne cette attitude particulière dans le monde d'origine. ».

¹²³ « Les diverses constructions admises par les principaux termes du champ épistémologique », op. cit., p. 107.

¹²⁴ Voir M. Rebuschi, *Questions d'attitudes*, op. cit., p. 73-75.

¹²⁵ Voir « La connaissance reconnue », in E. Rigal (éd.), op. cit., p. 106.

¹²⁶ Hintikka précise que le mode d'individualisation perceptif utilise les coordonnées des objets dans l'espace perceptif de la personne, tandis que l'individualisation de type descriptif opère en donnant aux objets les noms qu'ils portent indépendamment de leur localisation et de quelques-unes au moins de leurs caractéristiques descriptives. », « Les objets de la connaissance et de la croyance », op. cit., p. 76.

¹²⁷ « La connaissance reconnue », in E. Rigal (éd.), op. cit., p. 99-126.

mondes vierges de toute structure¹²⁸ », il faut déjà avoir répondu (sous forme de propositions) à des questions concernant les mondes pour que quelque chose puisse être identifiable. Au niveau des questions enchâssées sous les verbes d'attitudes, les critères de la connaissance en « savoir que » (*knowing-that*) permettent la constitution d'un espace de scénarios assis sur une relation d'alternativité. À ce stade, les mondes ne communiquent pas entre eux, et leur mise en relation exige l'intervention d'autres critères : savoir que Dobrina est trapéziste, n'est pas la connaissance directe de quoi que ce soit, c'est la connaissance d'un *fait*.

L'étape suivante consiste à s'intéresser à des individus (objets) évoluant dans différents mondes. L'application de critères en « savoir quoi, qui, quand, où... » (*knowing+WH*) va permettre d'identifier ces individus. C'est ici qu'intervient, au niveau de la transidentification, la distinction entre mode d'identification publique (centré sur l'objet) et mode d'identification perspective (centré sur le sujet). Le mode perspectival correspond à une opération de réduction qui fait passer des mondes logiquement possibles (selon les modalités aléthiques) aux mondes subjectivement possibles relativement à une attitude donnée¹²⁹. Nous n'avons plus affaire à des individus enfermés dans leurs mondes propres, mais à des objets reliés entre eux par des lignes de mondes et qui « sont alors conçus comme des manifestations d'une même entité¹³⁰. » Pour clarifier ce point, Tero Tulenheimo a proposé de distinguer entités modales et entités locales¹³¹. Les entités modales sont des objets « au moins partiellement construits par le sujet qui les appréhende¹³² » : « ce sont des fonctions d'individuation ». Le sujet connaissant crée une entité qu'il est possible de définir comme la série cohérente (nonobstant les « lacunes tolérables », c'est-à-dire les manques et les déformations induits par la « traversée » des mondes) des manifestations d'autres entités (locales) liées entre elles par un ou plusieurs critères. Par conséquent, si le traitement de la métaphore s'apparente à celui d'une attitude propositionnelle, cela n'a rien d'un vague rapport, établi faute de mieux, car en

¹²⁸ « Les objets de la connaissance et de la croyance », *op. cit.*, p. 69.

¹²⁹ Voir M. Rebuschi, *Questions d'attitudes*, *op. cit.*, p. 18.

¹³⁰ M. Rebuschi, *op. cit.*, p. 18.

¹³¹ Voir Tero Tulenheimo, « Remarks on Individuals in Modal Contexts », in « Hintikka », *Revue internationale de philosophie*, 4/2009, p. 383-394 ; et Hintikka : « D'un point de vue logique, un individu n'est plus, en fait, que la ligne qui court d'un monde possible à un autre pour relier entre elles les manifestations qu'il admet dans chacun d'eux », « Les objets de la connaissance et de la croyance », *op. cit.*, p. 67-68.

¹³² M. Rebuschi, « Modalités aléthiques et modalités épistémiques chez Hintikka », in « Hintikka », *Revue internationale de philosophie*, *op. cit.*, p. 395-404, p. 395.

rattachant la « licence poétique » aux constructions en *knowing*+WH...¹³³, Hintikka a lui-même montré qu'il la rattachait au cas général de la connaissance perspective. C'est la raison pour laquelle la métaphore possède une dimension cognitive évidente qui exigerait une analyse plus poussée de la compétence linguistique individuelle. Mais qu'en est-il des fameuses lignes de sens ?

L'analyse précédente montre que les lignes de sens jouent le rôle de *modes de liaison* entre les différents mondes compatibles avec ce que locuteur ou le récepteur pense. Ce qui veut dire que la connaissance que j'ai du monde et de nombreux mondes imaginaires accessibles depuis le monde où je suis situé génère une *structure de sens* à l'intérieur de laquelle des expressions déviantes reçoivent une signification claire, moyennant un effort d'interprétation de force variable (par exemple, faible pour une métaphore morte et élevée pour une métaphore vive). En rappelant la distinction qu'ils font entre le système d'identification et le système de la référence, et en comparant les « lignes de sens » non standard à des actes verbaux sans conséquence descriptive (au sens où elles ne sont pas constitutives de la signification littérale), Hintikka et Sandu soutiennent que c'est en vertu de lignes linguistiques que les appellations changent. Si elles changent, cela veut dire que le lien nom / référence est *variable* – variation qui n'affecte pas le système d'identification (lequel est présupposé).

La flexibilité du lien mot / chose impacte un niveau ou un autre de notre pratique linguistique, et l'une des tâches de l'article aura été de dire lequel. La distinction entre règles sémantiques et règles d'usage¹³⁴, qui prend le contrepied de la position de Davidson¹³⁵, apporte la réponse : tracer des lignes de sens, c'est changer le sens d'un mot, mais sans toucher aux usages linguistiques¹³⁶. Des règles sémantiques spéciales gouvernent le changement de sens lexical, mais il ne faut pas les confondre avec les règles d'usage, constitutives des significations littérales (c'est d'ailleurs impossible, puisque le

¹³³ « Les objets de la connaissance et de la croyance », *op. cit.*, p. 75.

¹³⁴ Contre Davidson, il est écrit : « la métaphore ne peut en aucun sens naturel du mot (ou en aucun sens littéral, du moins) être caractérisée comme un usage spécial des phrases, et encore moins comme un genre spécial d'acte de langage. Dans la métaphore, nous avons affaire à une sorte spéciale de sens non littéral pour certaines locutions, non à une façon spéciale d'employer des phrases. [...] Il n'y a donc aucun espoir de développer une théorie de la métaphore comme acte de langage. Les métaphores exemplifient une sorte spéciale de sens, non une façon spéciale de mettre le langage en usage ou de "faire des choses avec des mots" » (section 8, p. [161]).

¹³⁵ Voir « Ce que signifient les métaphores », p. 351 et 358-359.

¹³⁶ Pour une critique radicale du présupposé davidsonien selon lequel on doit découpler signification et usage et préserver de surcroît l'évaluabilité aléthique de la première, voir Jocelyn Benoist, « Les métaphores sont des expressions comme les autres », *Archives de philosophie*, 4/2007, p. 559-578.

sens non standard s'appuie sur le sens littéral, selon la section 17¹³⁷). Il convient donc de rapprocher la notion de *ligne de sens* de l'idée selon laquelle il existe une multitude de critères entretissés pour l'applicabilité d'un mot, un tout petit nombre seulement pouvant servir, dans un cas donné, à mettre en relief le rapport qualitatif entre thème et phore. De manière elliptique, on pourrait dire qu'une *ligne de sens* est la sélection « des critères entretissés pour l'applicabilité d'un mot », et qu'une ligne de sens *métaphorique* recherche les critères fondés sur la similarité et qui *semblent* pertinents à un locuteur donné – donc relativement à sa compréhension des choses, à sa maîtrise du langage, à son savoir encyclopédique et à sa volonté plus ou moins grande de plier sa façon de parler à son expérience perceptive. Tous les ingrédients sont maintenant réunis pour répondre à Davidson, qui pensait pouvoir rattacher la métaphore à l'usage plutôt qu'au sens lexical :

« Ce qui s'entend comme "vérité métaphorique" est simplement la vérité ordinaire d'une phrase (émission) métaphoriquement interprétée. Cela implique une conception distincte du sens (une sorte spéciale d'interprétation), non une sorte spéciale de vérité. » (section 15, p. [172])

Et puisqu'il faut mettre provisoirement un terme aux spéculations portant sur la nature des lignes de sens, nous voudrions dire un mot plus particulièrement critique sur ce traitement de la métaphore. Pour ce faire, nous reviendrons sur la façon dont le transport métaphorique peut conduire à un changement d'appellation, en combinant opportunément les apports des deux structures que nous avons distinguées. Rappelons comment les auteurs décrivent ce changement :

« L'entité, disons E_1 [le lac Tahoe], à laquelle un attribut [une certaine couleur] est appliqué métaphoriquement, est en effet comparée à E_2 [un saphir] auquel il s'applique littéralement. On imagine en effet E_1 placé dans un scénario différent vers lequel des lignes de mondes sont tracées métaphoriquement en partant du monde réel. » (section 10, p. [163])

La formule « placé dans un scénario différent » est, on l'a vu, d'une ambiguïté regrettable. Mais c'est un autre point qui, désormais, attire notre attention, un détail ruineux lié à la

¹³⁷ Voir p. [176]. Ce que Hintikka veut dire, c'est que le langage figuré n'occasionne aucune « brouille » entre le langage et le monde. Mais la distinction avancée ici n'est claire qu'en apparence : certes, dans la mesure où les significations non littérales se greffent sur les significations littérales, on peut les comparer à des jeux de langage secondaires (dans sa terminologie) « qui n'opèrent pas par le biais de réponses spontanées, verbales ou comportementales, et doivent par conséquent inclure des critères » (*Une épistémologie sans connaissance et sans croyance*, p. 43). Les jeux de langage primaires, véritables « ponts sémantiques » entre le langage et le monde, sont en effet constitutifs des significations descriptives du langage en question (voir *Fondements*, p. 13) ; il n'est pas question de débattre du choix de critères à leur sujet ; ils sont incorrigibles. Mais quel rapport établir entre les jeux de langage primaires et secondaires, d'une part, et les systèmes d'identification et de référence, de l'autre ?

catégorisation. À la section 6 (p. [157]), la propriété appliquée au lac Tahoe est *une certaine couleur* et *un certain scintillement*, bien connus des gemmologues. Or, ces propriétés n'ont rien d'imaginaire, ce sont celles que l'on peut réellement observer depuis un satellite pointé vers le lac, par exemple. Certes, on peut dire que la couleur (dans l'esprit du locuteur : connue pour être celle...) du saphir, et le scintillement (dans l'esprit du locuteur : connu pour être celui...) du saphir s'appliquent *littéralement* à la pierre précieuse désignée par « saphir », et *métaphoriquement* au lac, mais dans la réalité (notre monde actuel W_0), c'est la *même* couleur déterminée et le *même* scintillement déterminé que l'on observe dans l'un et l'autre cas, et c'est ce que, précisément, veut dire l'utilisateur de la métaphore. La métaphore attribuerait-elle figurativement à des objets de notre monde des propriétés qu'ils possèdent déjà littéralement ? Il nous semble que l'explication fournie par Hintikka et Sandu ne peut pas, elle non plus, rendre compte de son fonctionnement. La métaphore, telle qu'elle est expliquée à partir de la notion de ligne de sens non standard est un procédé par lequel on réidentifie¹³⁸, donc requalifie, un objet. Toutefois, cette idée de recatégorisation peut induire en erreur : elle dissimule le fait qu'il y a bel et bien confrontation entre deux noms, tous deux porteurs de la même propriété, dont l'un est encyclopédiquement mieux connu que l'autre comme étant un porteur « naturel » de cette propriété. Si le lac Tahoe (E_1) a déjà toutes les propriétés phénoménales qu'il a, la métaphore ne consiste pas à les lui attribuer à nouveau, mais à les « manifester » plus spectaculairement, en rappelant qu'elles sont aussi celles du saphir (E_2), plus prototypique quand il s'agit de ces propriétés-là.

Formuler elliptiquement les choses en disant que les propriétés phénoménales du saphir sont attribuées à celles du lac soulève deux difficultés. Cette tournure suggère, d'une part, qu'on découvrirait phénoménalement ladite propriété grâce à la métaphore (ce qui n'est pas le cas) ; d'autre part, elle dissimule la dissonance entre les deux porteurs, pourtant concurrents, des propriétés phénoménales en question : la métaphore ne fait pas que rapporter l'un à l'autre deux référents au moyen d'une propriété phénoménale commune (l'identité partielle devant se comprendre en termes qualitatifs, ici, à la différence de la métonymie, qui repose sur la contiguïté). Elle les confronte et fait résonner leurs oppositions : les propriétés des porteurs standard des deux noms s'opposent : liquidité / minéralité, différence d'échelle, etc. La métaphore se caractérise

¹³⁸ Voir « Metaphor », section 11, p. [166].

donc par l'apparition d'un espace conceptuel conflictuel. Sans ce hiatus, il n'y aurait pas d'évocation poétique caractéristique de la métaphore¹³⁹. Toutes les métaphores ne se caractérisent pas par des images verbales à lointaines polarités (où la contradiction serait plus frappante), et peut-être n'est-ce pas le cas dans l'exemple que nous avons retenu, mais l'incompatibilité entre le phore et le thème est cependant manifeste. En négligeant cette incompatibilité, Hintikka et Sandu s'interdisent de rendre compte du fait que la langue, en tant que forme symbolique, a un pouvoir de modélisation qui plie « la matière ontologique à des connexions autonomes et étrangères¹⁴⁰ ». Un point qui n'est pas du tout abordé dans l'article – même si le lecteur est fortement invité à co-construire une sémantique cognitive dans laquelle cette idée pourrait très naturellement trouver une place.

Ces restrictions en réalité n'en sont pas. L'application de la PWS à la métaphore, explique ce à quoi pense le locuteur / récepteur en employant un énoncé métaphorique, mais il n'explique rien, ou pas grand-chose, du fonctionnement de la métaphore. Nous avons assisté, au lieu de cela, à l'exposé de quelques-uns des principes généraux qui gouvernent notre appareil conceptuel, et avons obtenu un échantillon de logique épistémique, car l'analyse de la métaphore aboutit *in fine* à une analyse de la finalité calculatoire du langage qui décrit, selon une formule d'Alain Lecomte, « les propriétés du système conceptuel et intentionnel concernant les possibilités d'inférence, de raisonnement, de référence, d'indication déictique¹⁴¹ » du langage. La plupart des notions (littéralité / non-littéralité, ressemblance / contiguïté, comparaison, analogie, thème / phore, métaphores vives et mortes, etc.), qui, dans ce texte, ont apporté de l'information sur la métaphore comme trope, sont des outils bien connus des stylisticiens et des poéticiens, et ne doivent rien à la PWS.

Il apparaît donc que les conclusions partielles que nous avons formulées¹⁴² tentent de répondre au problème que Hintikka et Sandu se sont obligés à résoudre lorsqu'ils ont

¹³⁹ Voir le récent ouvrage de Michele Prandi, *Conceptual Conflicts in Metaphors and Figurative Language*, New York, Routledge, 2017.

¹⁴⁰ Michele Prandi, *Grammaire philosophique des tropes. Mise en forme linguistique et interprétation discursive des conflits conceptuels*, Paris, Minuit, 1992, p. 40.

¹⁴¹ Alain Lecomte, « La grammaire pure : une grammaire des normes », dans Jean-Marie Lardic, *La logique et les normes. Hommage à Jean-Louis Gardies*, in *Recherches sur la philosophie et le langage*, 25/2008, p. 111-137, p. 124.

¹⁴² Rappelons ces conclusions : i- dire que la phrase dans laquelle la locution métaphorique se trouve est vraie dans certains mondes ou scénarios, signifie que les conditions de son intelligibilité sont réunies dans ces mondes-là ; ii- L'usage d'un trope enveloppe une division en deux classes de tous les mondes possibles ;

eu l'idée, peut-être en lisant l'article de Davidson, d'appliquer la PWS à la métaphore. Mais en quoi ce problème éclaire-t-il son fonctionnement ? Il en dévoile les présupposés, tout au plus : savoir que ce que je dis de Juliette ou du lac Tahoe peut valoir dans autant de mondes que l'on veut tant que ces mondes satisfont la condition de ressembler suffisamment au nôtre pour supporter la comparaison, n'éclaire absolument pas le fonctionnement de ce trope. C'est même quelque chose que je savais déjà valoir pour le monde actuel, et dont je n'avais cure.

Pour dire les choses brièvement, il semble que, dans l'usage qui en est fait ici, le cadre de la PWS déforme la façon dont le langage figuré fonctionne réellement. La section 16 du texte, dont le titre (« L'indépendance contextuelle de la métaphore ») tranche avec l'approche du langage défendue par Hintikka dans les *Fondements*, en fournit un exemple frappant, lorsque la métaphore est comparée à l'ironie, figure macrostructurale que les auteurs envisagent éventuellement de rattacher à une théorie des actes de langage, créant ainsi une opposition factice :

« Le mécanisme de l'ironie est gouverné par des principes entièrement différents de ceux qui sont à l'œuvre dans l'usage métaphorique. Une phrase a un sens métaphorique lorsque la ligne de sens de l'une de ses locutions constituantes est tracée de manière non standard. Procéder ainsi ne peut se voir à partir du contexte d'émission, parce que *le sens des mots émis ne dépend pas du contexte*. Une phrase est employée ironiquement quand (pour dire les choses grossièrement) le sens où elle est entendue est l'opposé de son sens littéral. Une énonciation doit donc être comprise comme étant ironique dans les termes de son contexte, incluant principalement l'intention du locuteur. [...] Donc les deux sortes de sens littéral sont entièrement différentes. » (section 16, p. [172-173], nous soulignons)

Ici, Hintikka et Sandu s'interrogent sur le bagage informationnel dont il faut jouir pour comprendre la métaphore et l'ironie. Ils parlent en termes d'indices (de quels indices faut-il disposer ?). Ils pensent ainsi déceler une opposition dans le rôle que jouent à leur égard les « indices contextuels » (*contextual clues*). Selon eux, la métaphore jouit d'une indépendance contextuelle, tandis que l'ironie s'interprète selon un contexte plus large. L'observation suivante est censée justifier la thèse selon laquelle la métaphore est contextuellement indépendante :

« la métaphore diffère de tous les usages du langage qui peuvent être appréhendés au moyen de la théorie des actes de langage parce qu'elle ne dépend pas des circonstances de son énonciation. Nous avons présenté des exemples où les indices

iii- par la connaissance que j'ai du monde et de nombreux mondes imaginaires accessibles depuis ce premier site, je crée une *structure de sens* où les expressions déviantes reçoivent une signification.

contextuels échouent à distinguer entre sens littéral et sens métaphorique. » (section 16, p. [174])

Cette indépendance contextuelle renvoie donc la métaphore à une affaire de sens lexical. Mais que vaut cette tentative de cerner stylistiquement le mode de fonctionnement de la métaphore ? Répondre à cette question suppose de revenir un instant aux indications stylistiques que nous avons données *supra* (partie I B). Hintikka et Sandu, en omettant de mentionner dans un premier temps que la métaphore est une figure microstructurale (immédiatement repérable, *attachée à des éléments précis et isolables*, conditionnant l'acceptabilité sémantique des fragments discursifs), passent à côté de la fonction exacte du contexte en ce cas. Le fait que la métaphore s'interprète selon le microcontexte ne signifie en aucune manière qu'elle est indépendante du contexte pris au sens large¹⁴³. Recanati, par exemple, a montré que le contexte intervenait dès le sens littéral minimal (par opposition au sens littéral type)¹⁴⁴. Comment n'en irait-il pas de même pour le sens figuré ? Il est donc faux de dire que le sens de la métaphore ne dépend pas du contexte, car la métaphore n'est qu'un constituant de l'énoncé dans lequel elle apparaît, recevant aussi son sens de ce qui détermine l'énoncé au niveau pragmatique. De plus, une analyse soignée des opérations discursives stylisantes montre le caractère interfacial de cette figure : il existe un rapport dynamique entre figures et contexte, auquel la métaphore n'échappe nullement.

De manière générale, explique Ilias Yocaris, les opérations de stylisation (effets de surdétermination et de sursémiotisation, effets de convergence sémiotique, effets d'idiosémie) relèvent d'un « surplus de connexions » *in absentia* ou *in praesentia*¹⁴⁵. Très souvent, le style a un caractère implicatif qui renforce la dimension contextuelle, puisqu'il découle « d'une interaction holistique entre le texte, le lecteur et certains points saillants de l'entour verbal et/ou pragmatique qui orientent son activité interprétative¹⁴⁶ ». Il apparaît donc que l'éventail des types de fonctionnement sémiotique déborde très

¹⁴³ Voir dans cette affirmation une contradiction avec les remarques de la partie I B reviendrait à confondre microcontexte et caractère microstructural.

¹⁴⁴ Selon Recanati, le sens littéral type est défini par convention, et toute occurrence d'un sens type (sens abstrait) est déjà contextuellement déterminée dans la mesure où elle a un *contexte d'emploi*. Voir *Le sens littéral. Langage, contexte, contenu*, Paris, éditions de l'Éclat, 2007, chap. V, « Emplois non littéraux », p. 107-127.

¹⁴⁵ Voir Ilias Yocaris, *Style et semiosis littéraire*, Paris, Classiques Garnier, 2016, p. 94 *sq.* Dans ce qui suit, nous nous appuyons sur cet ouvrage novateur qui défend une approche holistique, pragmatique et relationnelle des processus de stylisation, articulant virtuellement toutes les sciences du texte.

¹⁴⁶ *Ibid.*, p. 117.

largement le cas limité de la métaphore, et que celle-ci peut intégrer des processus complexes qui relèvent d'une *synergie stylistique* qui est « monnaie courante dans le discours littéraire¹⁴⁷ ». Globalement, le discours figural remplit des fonctions (argumentative, expressive, indicielle et cognitive)¹⁴⁸ qui, par le nombre et la richesse des procédés sémiostylistiques entrant en ligne de compte, contredisent l'analyse tentée par Hintikka et Sandu. En effet, le choix et la disposition des figures sont utilisés à l'intérieur de procédés de natures et de niveaux très différents mais qui interagissent. Pour prendre quelques exemples, les métaphores peuvent jouer un rôle dans le recours à la référence par exemplification¹⁴⁹ (Goodman parle d'exemplification métaphorique, ou *expression*) ; elles peuvent s'intégrer à des procédés de défamiliarisation¹⁵⁰ (la recatégorisation du réel par le biais du discours figural contribue à désautomatiser notre rapport à lui), ou à des schématisations stylisantes¹⁵¹, qui jouent un rôle important au plan interprétatif puisqu'elles conduisent à la prise en compte d'un micro-univers qui octroie une dimension argumentative au discours. Si, comme le fait Ilias Yocaris, on définit la sémiostylistique comme « l'étude des différents types d'appariements sémiotiques créés dans les œuvres d'art verbales, considérées comme des objets complexes dont n'importe quel composant peut servir de support à un processus de sursémiotisation¹⁵² », on doit alors concéder que le recours aux figures de style est l'un des principaux procédés¹⁵³ qui contribuent à la sursémiotisation des constituants d'un texte. Dans la mesure où le lien dynamique entre figure et contexte oriente la signification des énoncés figuraux¹⁵⁴, il faut conclure à « l'hyperpertinence contextuelle » des figures, au point qu'une métaphore

¹⁴⁷ *Ibid.*, p. 130-131.

¹⁴⁸ *Ibid.*, p. 180-195.

¹⁴⁹ Voir *ibid.* p. 120-138. Ilias Yocaris analyse l'impact de l'exemplification métaphorique sur la construction narrative et syntaxique des romans de Claude Simon, dans *L'impossible totalité. Une étude de la complexité dans l'œuvre de Claude Simon*, Toronto, éditions Paratexte, 2002, p. 286-290. Il y précise que l'on doit à ces procédés l'ensemble des phénomènes de textualisation qui parcourent un écrit : « L'exemple type de ce genre d'effet métaphorique 'virtuel' est la dislocation de l'ordre linéaire de la phrase dans la troisième partie de *La Route de Flandres*, les discontinuités syntaxiques ainsi créées créant un effet exemplificatoire de halètement orgastique. » (p. 286).

¹⁵⁰ Voir *ibid.*, p. 150-154.

¹⁵¹ Voir *ibid.*, p. 155-168.

¹⁵² *Ibid.*, p. 179.

¹⁵³ Selon Ilias Yocaris, fervent adepte de l'analyse sémique de François Rastier, l'autre procédé essentiel ici est la mise en place de molécules sémiques. Cette référence à une conception compositionnelle ou structurale du sens est à mettre au compte de notre intérêt pour la stylistique globale défendue dans *Style et semiosis littéraire* et ne préjuge en rien de l'effet qu'aurait une confrontation rigoureusement conduite entre approche *top-down* et approche *bottom-up* du sens si Hintikka et Sandu, comme nous l'expliquons immédiatement après, ne s'étaient pas tournés vers une théorie du sens lexical dans le but d'épargner à la métaphore les conséquences de leur analyse générale de l'indépendance informationnelle.

¹⁵⁴ *Ibid.*, p. 180.

apparaîtra, si elle est réussie, comme « la seule expression adéquate dans le contexte¹⁵⁵ ». La métaphore est un élément parmi d'autres de l'imbrication du micro- et du macrocontexte, et c'est ce qui fait qu'une œuvre d'art verbale peut, dans certains cas, et par isomorphisme global, rendre compte de la complexité du réel¹⁵⁶.

Notre analyse a montré comment les auteurs de « Metaphor and Other Kinds of Nonliteral Meaning » glissaient subrepticement d'une structure simplifiée de la métaphore à une structure intégrée plus complexe incluant l'univers mental du locuteur / récepteur et interprétable dans les termes de la PWS. Peut-être ce glissement structurel est-il un héritage des problèmes que soulève, d'une discipline à l'autre et depuis fort longtemps, le cas de la métaphore. Et peut-être la faiblesse stylistique des analyses de « Metaphor » explique-t-elle le décalage existant entre la volonté malencontreuse qui s'y manifeste de soustraire la métaphore au jeu du contexte et l'analyse générale du langage présentée dans les *Fondements*. Ce défaut de convergence n'a cependant qu'un effet limité. D'une part, la conclusion du texte (section 23), évoquant Jakobson, est cohérente avec la volonté de faire de la métaphore une affaire de sens lexical et de recombinaison sémique, puisque, chez lui, la métaphore correspond à une substitution sur l'axe des similarités, avec le mot pour support¹⁵⁷ : l'écart (figural) correspondrait à « une modification de la combinaison des sèmes¹⁵⁸ ». D'autre part, on ne peut accuser Hintikka et Sandu, dont le recours à la logique épistémique a montré quelle dimension cognitive l'emploi de ce trope revêtait à leurs yeux, d'avoir négligé le contexte énonciatif et situationnel du langage figuré : la métaphore a été analysée comme l'étape d'un processus qui, pour un locuteur donné, cherche à informer sur le monde – ce qui suppose l'appel à la réalité extralinguistique. De ce point de vue, ils n'ont rien manqué de cette *similitude expérientielle globale*¹⁵⁹ dont relève la métaphore. Il est donc possible de conclure que Hintikka a, dans l'ensemble, pensé le langage figuré comme une famille de cas relevant de la *signification stratégique*¹⁶⁰. Premièrement, en refusant de réduire le langage figuré à

¹⁵⁵ Voir Mary-Annick Morel, « Pour une typologie des figures de rhétorique : points de vue d'hier et d'aujourd'hui », DRLAV, 26, p. 58, cité dans *Style*, p. 180.

¹⁵⁶ Voir Ilias Yocaris, *L'impossible totalité*, op. cit., p. 287.

¹⁵⁷ Voir C. Détrie, P. Siblot et B. Verine, *Termes et concepts pour l'analyse du discours*, Paris, Honoré Champion, 2001, entrée « Métaphore », p. 182.

¹⁵⁸ *Ibid.*

¹⁵⁹ *Ibid.*, p. 183.

¹⁶⁰ Nous renvoyons à l'article de 1987, « Compréhension linguistique, signification stratégique », traduit aux pages 168-208 des *Fondements*.

l'usage créatif d'assertions fausses et en proposant de distinguer entre règles sémantiques et règles d'usage, Hintikka et Sandu présentent une analyse des usages linguistiques créatifs qui réussit à faire que l'exigence de nouveauté n'aille pas contre leur conception du langage (section 21, p. [182]), et qui, de ce fait, relègue à l'arrière-plan les approches néo-wittgensteiniennes fondées sur la notion de grammaire et, dans le meilleur des cas, sur la distinction entre sens primaire et sens secondaire des expressions. Deuxièmement, le fait que la logique modale, prise ici au sens large d'un traitement général des contextes opaques¹⁶¹, ait conduit le logicien à cliver lui-même son discours sur le langage naturel en ne tenant pas compte de l'apport des autres disciplines concernées, montre que la philosophie du langage devrait viser une meilleure interdisciplinarité.

Conclusion

Dans « Metaphor », le contexte est présenté sous deux jours différents¹⁶². D'un point de vue contentuel, c'est un ensemble virtuel d'états de choses : c'est le monde possible relativement auquel nos énoncés sont produits. Mais c'est aussi, d'un point de vue critériel, un filtre né de l'influence d'un opérateur intensionnel sur les éléments qui en dépendent syntaxiquement, et dont la structure est à chercher du côté du capital linguistique, culturel et intellectuel du sujet parlant – son « univers mental » dit Hintikka. Un tel capital commande l'ensemble des connexions notionnelles et linguistiques que ce dernier établira – d'où son caractère opaque. Le point clé est que, dans la portée de ces opérateurs (ou verbes), la référence n'est pas donnée univoquement. Mais dès lors qu'intervient la notion d'indépendance informationnelle, les choses se compliquent, et l'articulation des modèles explicatifs présentés par Hintikka pose problème, ne serait-ce que parce que le jeu du contexte dans les *Fondements* tend à apparaître comme l'action sur le locuteur d'un monde ouvert, non marqué subjectivement¹⁶³. Quelle relation faut-il

¹⁶¹ Sens de « logique modale » qu'indique Hintikka dans « Grammar and Logic » : « (in the wide sense of the word in which it includes, e.g., the logic of propositional attitudes) » (p. 197).

¹⁶² Nous devons à la discussion que nous avons eue en septembre 2017 avec Matthieu Fontaine certaines des idées exposées au début de ce paragraphe.

¹⁶³ Cette particularité s'explique par le fait que, dans GTS, les opérations linguistiques sont traitées comme les coups d'un jeu sémantique, ce qui leur confère la qualité d'actes publics et de faits objectifs. Dans le cas des énoncés *de re* qui sont ceux où apparaît l'indépendance informationnelle, ce trait revient à diviser en deux versants (public et privé) ce qui, selon l'interprétation *de dicto*, se présentait comme une situation épistémique relative au seul locuteur. Ainsi, si on interprète *de re* la formule $K_a p$, la charge informationnelle de la proposition p est au minimum divisée en parties dépendante et indépendante, et partiellement assumée par le jeu du contexte dont on reconnaît alors qu'il agit sur la valeur sémantique de l'énoncé, au même niveau que l'existence du locuteur ou que son acte de croyance : l'état de choses épistémique est

établir entre la sémantique des mondes possibles et la théorie sémantique des jeux ? Comme le rappelle Élisabeth Rigal¹⁶⁴, l'intérêt de Hintikka pour les langages naturels se développa lorsqu'il entrevit la possibilité de fonder sur la PWS une théorie générale de la signification. Il put ainsi réorienter et amplifier le projet de GTS et en faire une « machine de guerre¹⁶⁵ » contre la notation canonique du premier ordre, dont témoigne cette campagne contre la récursivité qui ouvre des fronts simultanés contre Frege, Chomsky, Davidson, Johnson-Laird, ou encore contre l'actuelle « Wittgenstein Corporation »¹⁶⁶. Le développement d'arguments anti-syntaxiques, dans les *Fondements*, et l'importance que, corrélativement, revêtent les phénomènes de violation du principe de l'indépendance contextuelle, n'impliquent évidemment pas de renoncer à tout effort de formalisation, mais renvoient l'analyse du langage naturel à l'énoncé de règles sémantiques précises dans GTS. En effet, l'approche en termes de jeu invite à associer à chaque trait structurant et à chaque item lexical du langage naturel (ou formel) une règle de jeu¹⁶⁷. De là, les locuteurs ont la possibilité de « considérer certains coups comme étant réalisés sur la base d'ensembles d'informations non maximaux, quel que soit le trait structural ou l'item lexical considéré¹⁶⁸ ». Aussi Hintikka fait-il dépendre l'analyse de la syntaxe des éléments les plus centraux de la sémantique, conformément à ce qu'induit un réalisme des structures logiques.

partiellement autonomisé, par exemple à travers l'affirmation d'indépendance d'un opérateur donné. Même si l'indépendance informationnelle, parce qu'elle s'applique (au plan syntaxique) à de très nombreuses catégories grammaticales, montre que le phénomène déborde largement le cas des verbes à contexte opaque, on voit que, dans les *Fondements*, la reconstruction logique de ce phénomène ne clôt pas le débat de l'articulation des modèles explicatifs.

¹⁶⁴ E. Rigal, Présentation, in E. Rigal (éd.), *op. cit.*, p. 27.

¹⁶⁵ F. Rivenc, « Quantifier n'est pas jouer. Absolutisme et relativisme dans GTS », in E. Rigal (éd.), *op. cit.*, p. 156. Rappelons que, pour Hintikka, « La sémantique dialogique est la véritable logique transcendantale de notre époque. » (« Renaissance de l'argumentation transcendantale » (1982), *op. cit.*, p. 16).

¹⁶⁶ Voir « Que le "vrai" Wittgenstein se présente donc ! », in E. Rigal (éd.), *Wittgenstein, état des lieux*, Paris, Vrin, 2008, p. 105-135, p. 134.

¹⁶⁷ Voir PMR, p. 101 [72] et *Fondements*, p. 124.

¹⁶⁸ PMR, p. 101 [72].